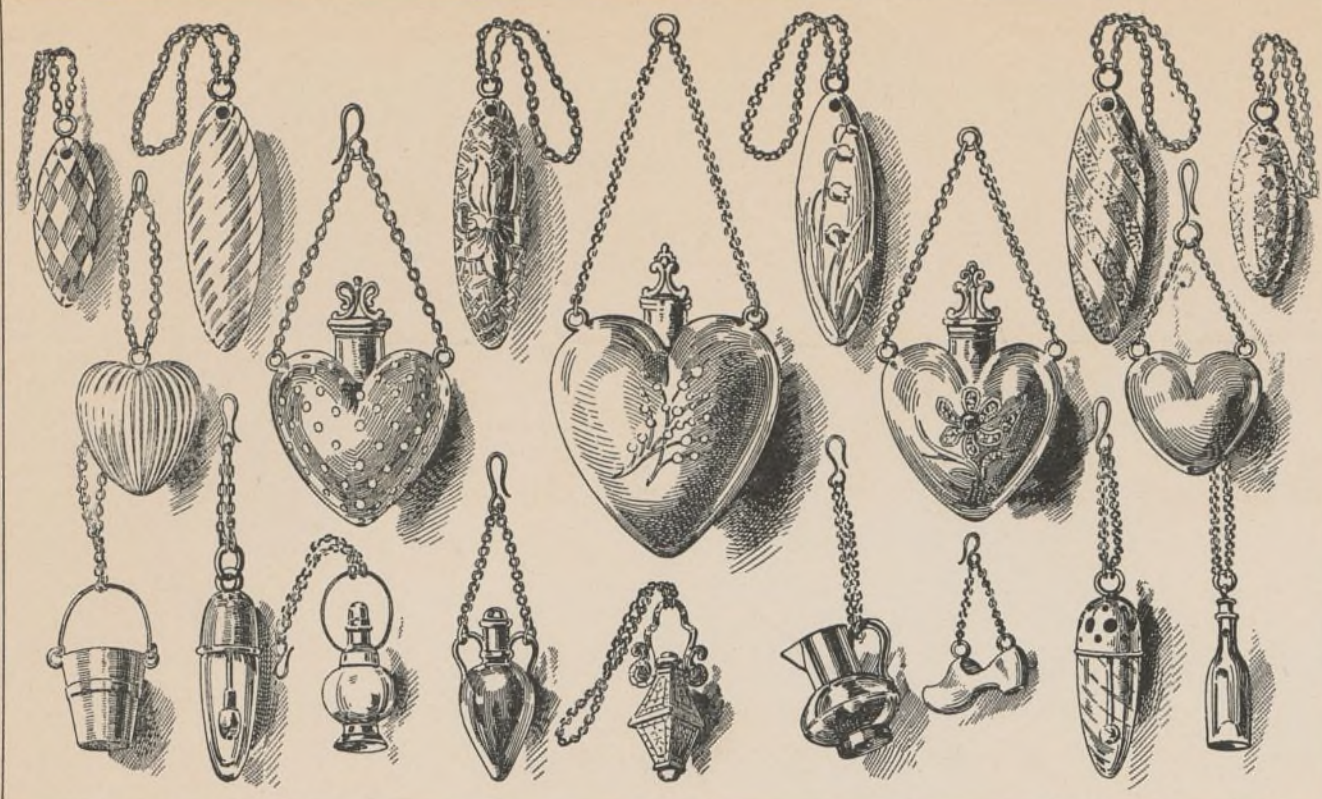


# FIGARO ILLUSTRÉ



Jean Béraud





ATYCHE

Bijou porte-parfum, LENTHÉRIC, 245, rue S<sup>t</sup>-Honoré.



Leoty



MAGASINS DE BONNETERIE DE LUXE, 5, Faubourg Saint-Honoré.

Compagnie Coloniale



CHOCOLATS



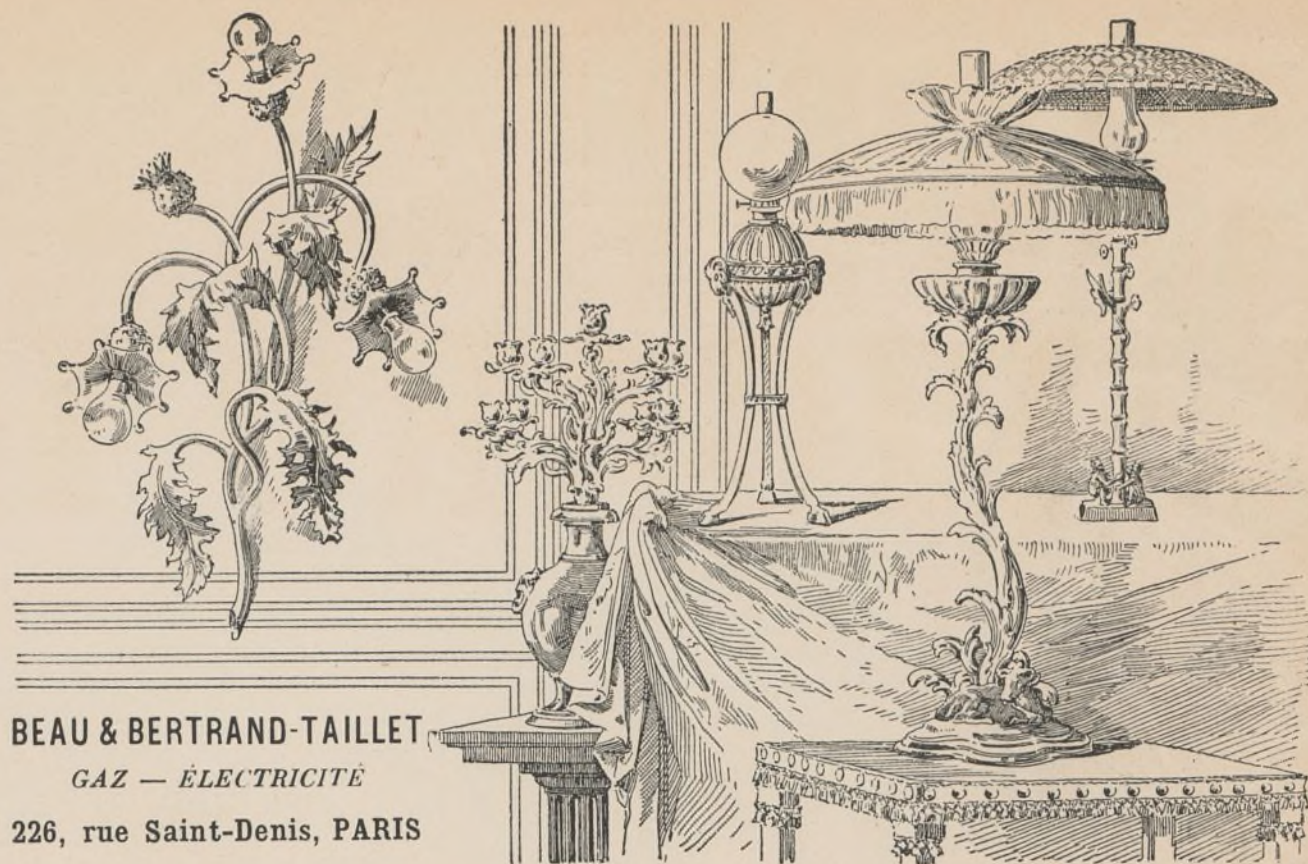
QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ Une SEULE QUALITÉ (QUALITÉ SUPÉRIEURE)  
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle (300 gr. environ) 6 fr.; petit modèle (150 gr. environ) 3 fr.

Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS



BEAU & BERTRAND-TAILLET

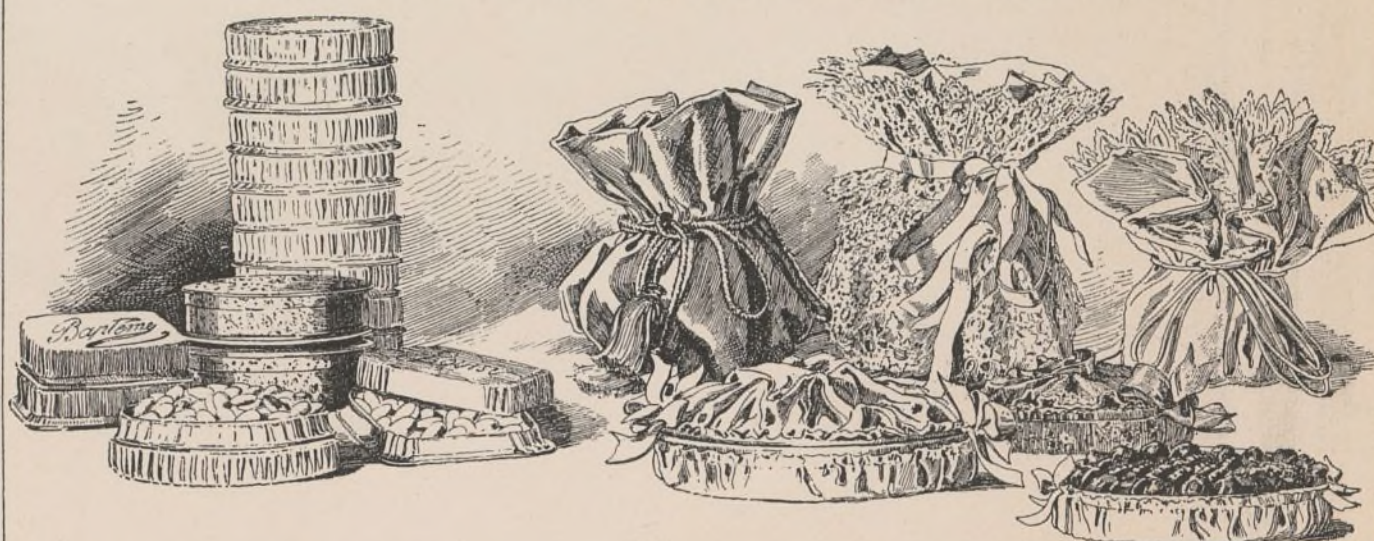
GAZ — ÉLECTRICITÉ

226, rue Saint-Denis, PARIS

Pihan

4, Faubourg Saint-Honoré.

LES BOITES POUR BAPTÊMES



Ce qui ne se fait plus :

LES DRAGÉES

Ce qui se fait :

LES BONBONS EN CHOCOLAT PIHAN



La plus Grande Manufacture de Voitures

DE LUXE, DEMI-LUXE & DE COMMERCE

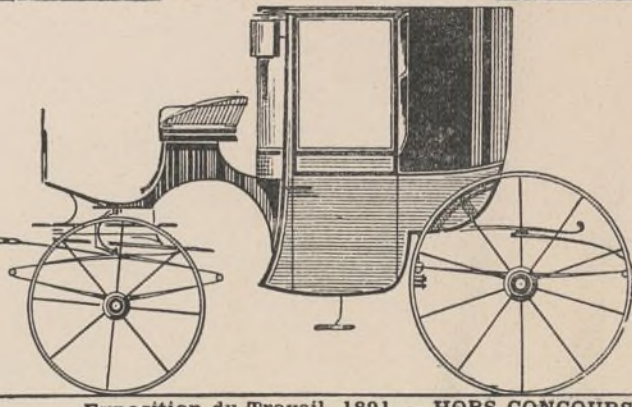
La Carrosserie Industrielle

ANCIENNE MAISON AD. SAMUEL

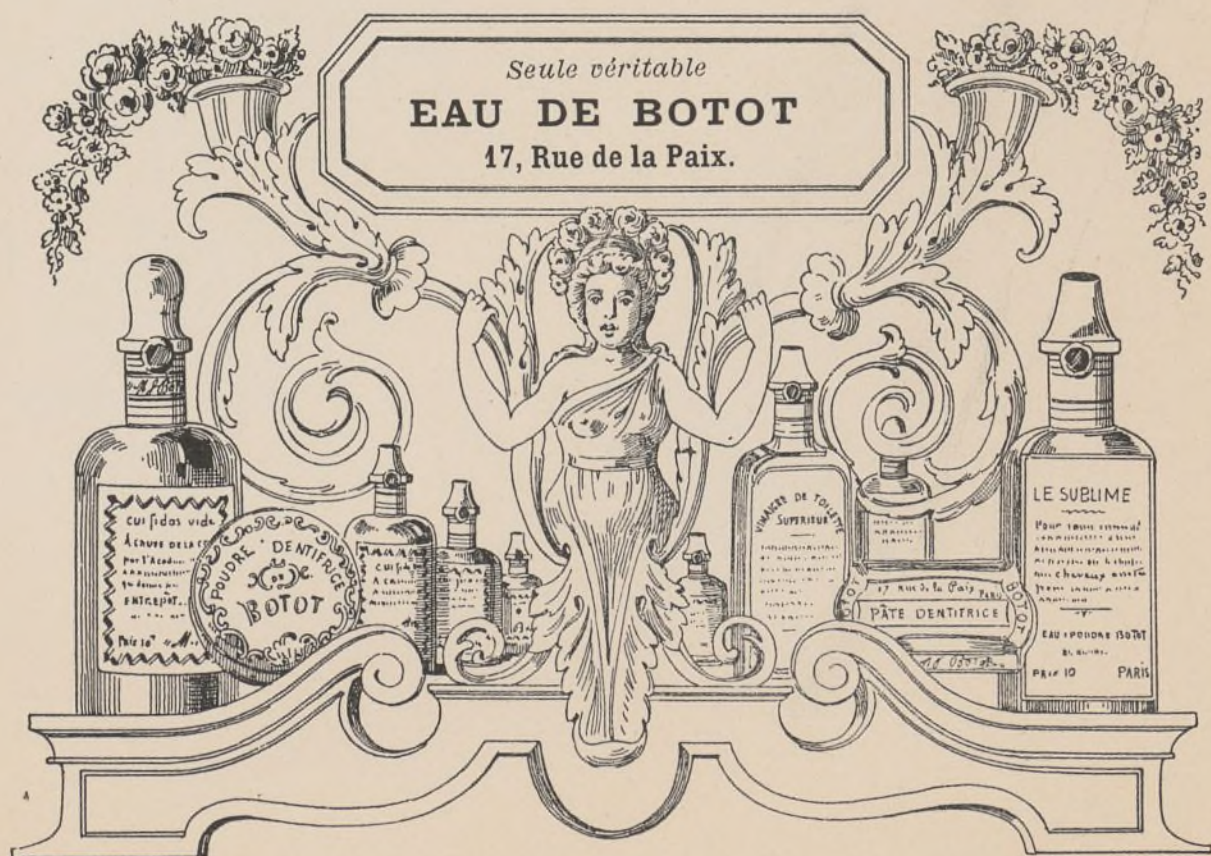
228  
Faub<sup>g</sup> S<sup>t</sup>-Martin  
PARIS

USINES MODÈLES  
78  
Rue Claude Decaen  
REUILLY-PARIS  
ET  
10, Rue de l'Abreuvoir  
COURBEVOIE Seine

EXPOSITION INTÉ. DIPLÔME D'HONNEUR PARIS 1890



Exposition du Travail, 1891. — HORS CONCOURS



Seule véritable  
EAU DE BOTOT  
17, Rue de la Paix.



# FIGARO ILLUSTRÉ

Février 1892



UNE RÉPÉTITION DE *PAR LE GLAIVE*, DE JEAN RICHPIN  
*A la Comédie-Française.*



## SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

*Farniente*, par BENJAMIN-CONSTANT.

*Causerie*, par RIDGWAY KNIGHT.

*Par le Glaive*, de JEAN RICHEPIN, à la Comédie-Française (acte III); dessin par F. DE MYRBACH.

*Chanson d'ivrogne*, fac-similé d'un morceau de musique de JEAN RICHEPIN.

*La Vie artistique*, par ARMAND DAYOT.

*Le Mariage de Minuit* (première partie), roman par TANCÈRE MARTEL; illustrations en couleurs de F.-H. KAMMERER.

*Josette Marsin* (deuxième partie), par ERNEST DAUDET; illustrations en couleurs de S. REJCHAN.

*A. Raffet*, par FRÉDÉRIC MASSON; reproductions de lithographies et de dessins de RAFFET.

*Clary contre Clary*, monologue par ALBERT MILLAUD; joué par Mademoiselle CERNY (photographies directes de Camus).

COUVERTURE : *Chaud les Marrons!* par JEAN BÉRAUD.

# La Vie artistique

Plus d'affiches de Chéret. — Murailles en deuil. — Exposition Antocolsky et Gritzenko. — Les nouveaux Salons. — Prix du salon et boursiers de voyage. — Mort de M. Bailly. — Le nouveau président de la Société des Artistes. — Charles Muller. — Les prochaines expositions. — Raffet et Charlet. — Un monument à Charlet.

Et l'étalage, exquis parfois, de ses réclames, Baignant l'œil de reflets finement irisés.

Ces jolis vers détachés du *Paris*, de Georges Lorin, chantaient dans mon souvenir pendant que Jules Chéret, rencontré hier, m'apprenait avec une joie visible qu'il renonçait aux affiches, qu'il était las de se pencher sur des pierres lithographiques dans l'atmosphère mortelle des ateliers de la rue Bergère, saturés des odeurs rances des machines grassement huilées, au milieu du ronflement des roues et des énervantes trépidations des planchers.... Je vais me retirer à la campagne, me disait-il, dans la paix des champs et des bois, je vais respirer à pleins poumons l'air pur du ciel, et, dans le recueillement de la solitude, *pastelliser* tout à mon aise, et prendre enfin le temps de fixer plus définitivement non seulement les traits de ces figures qui flottaient dans mon rêve et que je n'ai pu jusqu'ici, qu'ébaucher à la hâte, mais encore ceux de modèles réels, vivants, palpables, pris en pleine nature. L'affiche, voyez-vous, j'en ai assez, ajouta-t-il, d'un air quasi dédaigneux. Et il disait cela, l'ingrat, avec une fringante désinvolture qui exaspérait ma mélancolie.

Ainsi donc plus d'affiches de Chéret sur nos murs! Plus de ces fugitives visions roses éclairées d'un blanc sourire, qui attiraient nos regards comme les fleurs des jardins, et faisaient aux sombres et tristes murailles une parure printanière, une sorte de fresque joyeuse où passaient dans le froufrou tourbillonnant des claires étoffes tout un fol essaim de jeunes femmes aux épaules nues et d'enfants aux cheveux d'or. Véritables farandoles de couleurs, de grâce et de sourires, qui, d'un bout de l'année à l'autre, enveloppaient tout Paris, le Paris des pauvres et le Paris des riches, Mouffetard et les Champs-Élysées, de ses gais enlacements, ne rappelant que fort vaguement les rondes funèbres de Bâle et de Kermaria... Toutes ces radieuses apparitions, comme un vol de brillants papillons aux ailes fièrement nuancées, vont s'évanouir et se fondre dans le brouillard humide et froid...

Ne vous semble-t-il pas que cette disparition va nous attrister et que les murs vont nous paraître bien noirs, comme en deuil, quand la dernière figure de femme de Chéret, celle qui, dans un mouvement si gracieux, remonte une lampe dont la lumière ambrée tamisée par un rouge abat-jour, dore ses bras nus et les chairs de ses épaules, aura fait place à une de ces réclames grossières et vicieuses, brutalement réalistes, qui déshonorent même les carrefours les plus honteux?

Sans doute, bien des flâneurs ont dû souvent se demander dans quel monde idéal de modèles Chéret pouvait découvrir ces surprenants types de femmes, d'une élégance si raffinée, qui charmaient leurs regards errants par la grâce troublante de leur allure évaporée et l'étourdissante fantaisie de leurs toilettes. Leur surprise sera grande lorsque nous leur aurons appris que jamais Chéret ne peignit d'après nature, qu'aussi bien que ses affiches, ses pastels n'ont été jusqu'ici que des traductions libres de figures rêvées. C'est donc avec une certaine curiosité, mêlée, je l'avoue, d'un peu d'inquiétude, que nous attendons ses premiers portraits au pastel, puisque ce poète du pinceau, ce prestigieux imaginaire, veut, lui aussi, « pénétrer les mystérieux secrets de la nature. »

Mais, ce que je ne puis me représenter encore c'est Chéret cherchant à fixer consciencieusement au crayon de couleur les rides d'une octogénaire maussade et couperosée.



L'infiltration moscovite se manifeste chaque jour sous les formes les plus variées. Aujourd'hui, la sainte Russie se montre à nous sous l'image des marbres de M. Antocolsky et des aquarelles de M. Gritzenko.

L'exposition de M. Antocolsky est de celles qu'on traverse sans éprouver la grande émotion, ni même la petite secousse, et dont la vision ne se prolonge guère dans le souvenir. M. Antocolsky est un artiste habile et froid, chez qui l'influence de Canova et de Thorwaldsen a été transmise, je le suppose, par les leçons d'un Bartolini ou d'un Luccardi quelconque. M. Antocolsky a profité assez heureusement des leçons de ses petits maîtres, et certaines de ses figures, son Spinoza, son Nestor (premier chroniqueur de Russie), sa Martyre chrétienne, par exemple, pourraient figurer très honorablement dans un musée italien moderne ou même dans la sacro-sainte glyptothèque de Bertel Thorwaldsen, à Copenhague.

L'exposition des aquarelles de M. Gritzenko, dans les galeries

Durand-Ruel, est des plus intéressantes. C'est un riche ensemble de vues rapidement croquées (disons de brillantes pochades), en Chine, au Siam, dans l'Indo-Chine, au Japon, dans les îles de la Sonde, en Sibérie, dans l'Atlantique, le long des grands fleuves d'Asie, dans les Indes, pendant le voyage que fit dernièrement l'artiste en compagnie du Tzarévitch et du prince Georges de Grèce. Tous ces feuillets légers, toutes ces feuilles éparses, sortes d'*instantanées* en couleur, vont être précieusement rassemblés sous la forme d'un somptueux album qui sera la propriété du futur héritier du trône de toutes les Russies.



La nouvelle de la prochaine inauguration du Salon de la Rose ✽ Croix (*ad rosam per crucem, ad crucem per rosam... etc.*) sous les auspices du grand maître le Sâr Péladan, assisté de son fidèle archonte des Beaux-Arts, le grand prieur de Paris, Antoine de La Rochefoucauld, inauguration qui, nous y comptons, sera une source de souriantes réflexions pour notre chronique de mars, cause de douloureuses préoccupations à l'un de nos plus graves confrères : « Eh quoi, s'écrie-t-il d'un ton navré, encore un nouveau salon! Encore une nouvelle corporation de réfractaires intransigeants! C'en est donc fait décidément de cette belle union artistique qu'abritait si glorieusement le palais des Champs-Élysées! Le vent de l'anarchie aurait-il soufflé sur le monde des sculpteurs et des peintres que les manifestations de tendances ne puissent plus se faire pacifiquement sous le même drapeau et que la grande famille des artistes, qui devrait rester inaccessible aux mesquines compétitions de coteries, semble vouloir se détruire elle-même en se morcelant à l'infini... »

Nous confessons, en toute sincérité, que ces lamentations ne troublent en rien la quiétude de notre existence, et, dussions-nous aggraver encore la tristesse que cause à notre excellent confrère un tel état de choses, nous lui apprendrons qu'un nouveau Salon, bien autrement sérieux que celui de la Rose ✽ Croix, est à la veille de naître, et que sa formule d'organisation, dans sa très sage simplification, est peut-être la formule du Salon de l'avenir, du Salon du rêve, du Salon où il sera enfin permis de se promener sans être soumis à la dure nécessité de cueillir de persistantes migraines en passant en revue des centaines de croûtes infâmes, entassées de la cimaise à la corniche, avant de découvrir une œuvre digne d'être remarquée.

Car les exposants ne seront autres que les prix du Salon et les boursiers de voyage, définitivement associés, et tous ces triomphateurs des Salons précédents, lassés d'une regrettable confusion et de promiscuités compromettantes, tiendront sans doute à honneur de prouver que l'heureuse institution des bourses de voyage, qui, légèrement amendée, pouvait rendre parfaitement inutile l'école de Rome, est riche en bienfaits, et qu'ils ont su recueillir, dans leurs libres promenades artistiques à travers les chefs-d'œuvre des maîtres et dans leurs courses fantaisistes à travers la nature, les plus féconds enseignements et les plus originales inspirations.

Ici, ni médailles, ni mentions, ni aucune puérile récompense. Tout pour la gloire. Le service d'administration se composera d'un Comité d'organisation, déjà constitué, et d'une commission de placement.

A quand le vernissage? Nous ne pouvons encore rien préciser à ce sujet. Mais, ce qu'il nous est permis de dire, c'est que la difficulté de trouver un *local d'hiver* assez vaste pour contenir les nombreux envois des exposants, retarde seule cette manifestation artistique au succès de laquelle il est permis de s'intéresser.



Que durera cette nouvelle association composée d'éléments si solides et si brillants? L'avenir nous l'apprendra. Mais notre scepticisme naturel nous porte à croire que, comme toutes les Sociétés artistiques, nées d'un désir d'ailleurs très légitime, de vivre d'une indépendance propre depuis la date mémorable, où dans un surprenant accès de générosité, l'Etat abandonna complètement aux principaux intéressés l'organisation du Salon, elle ne sera pas éternelle. La Société des artistes, issue la première de cette imprudente renonciation, n'est-elle pas elle-même bien souffrante depuis la scission de 1889 qui, divisant en deux camps l'armée des artistes, créa du même coup des rivalités aiguës et de déplorables rancunes dont souffrirent cruellement les deux sociétés jusqu'à leur trop problématique réconciliation.



Le très honorable et très regretté M. Bailly, qui depuis si longtemps présidait avec tant de tact aux destinées de la Société des artistes et dont la bienveillante autorité fut cependant impuissante à empêcher le schisme et à ramener la foule des réfractaires qui émigraient au Champ de Mars, vient de mourir. Et tous les journaux,



comme s'il s'agissait d'élections d'où dépendra le sort de la patrie, commentaient très gravement, par avance, avec un grand luxe de détails biographiques et des considérations psychologiques très réjouissantes, les effets du scrutin d'où sortira le nom du nouveau président de la Société des artistes. A qui la présidence? Appartiendra-t-elle à M. Gérôme, à M. Bonnat, à M. Daumet, à M. Tony Robert-Fleury, à M. Pascal, à M. Paul Dubois, ou bien encore à.... M. Bouguereau, l'apôtre du suffrage universel, le Ledru-Rollin de la palette.

Le suffrage restreint a parlé, fort sagement parlé, et c'est M. Bonnat, qui, à un très grand nombre de voix, vient d'être désigné pour succéder à M. Bailly.

Ici quelques lignes biographiques sont de rigueur.

Le nouveau président est né à Bayonne, en 1834. Il a donc aujourd'hui cinquante-sept ans. De taille un peu au-dessous de la moyenne, vigoureusement construit, très vif d'allures, le front large, l'œil brillant, le teint légèrement hâlé, Bonnat personnifie admirablement le type des montagnards de son pays natal. Au demeurant d'une parfaite aménité, d'un abord très sympathique. Bonnat, qui obtint jadis de brillants succès avec des compositions à plusieurs personnages telles que les *Pèlerins au pied de la statue de Saint-Pierre à Rome*, les *Paysans napolitains devant le palais Farnèse*, les *Femmes Fellah*, les *Cheiks d'Akabah*... paraît vouloir se spécialiser aujourd'hui dans la peinture des célébrités contemporaines. Certains de ses portraits comme ceux de Léon Cogniet, de Thiers, de Puvis de Chavanne... sont de véritables chefs-d'œuvre. Celui de Renan, auquel il met en ce moment la dernière main, et que nous verrons au prochain Salon, comptera parmi les meilleurs de la collection.

Nous sortons du Cercle Volney qui vient d'ouvrir son petit Salon annuel.

Beaucoup de toiles, peu d'œuvres intéressantes à signaler. Au milieu de ces productions, que signèrent d'aimables amateurs pour qui l'art de peindre est un très honnête divertissement, une innocente récréation, se détache, avec la toute puissance du chef-d'œuvre, un superbe portrait d'Henner, par Carolus-Duran.

Cette toile est toute désignée pour figurer un jour dans le Salon du Louvre consacré aux portraits de nos maîtres peintres, à côté de celui de Français par le même artiste.

Rarement le pinceau de M. Carolus-Duran eut plus de pénétration psychologique (et il en fallait pour peindre ce masque inquiétant, toujours enveloppé de songerie ironique), ni plus de savoureuse maîtrise.

Cette œuvre vaut à elle seule une visite au Cercle de la rue Volney.

M. Jules Lefebvre est aussi représenté à ce Salonnet par un portrait d'homme d'une savante exécution. MM. Bramtot, Merwart, Chalon, Rixens, Courtois, exposent des figures d'une agréable élégance mondaine, M. Baron, un paysage exquis, d'une délicate tonalité, représentant un coin de jardin de campagne. Mentionnons encore d'intéressants projets de vitraux, par M. Luc-Olivier Merson, des fleurs de Cesbron, des paysages de MM. You, Guignard, Garan, de Vuillefroy, Dinet, Iwill, Nozal... Des vues de Venise, de M. Saint-Germier,

d'originales pochades de M. de Toulouse-Lautrec... Puis, c'est tout...

La prochaine exposition de la Société des aquarellistes sera nous

dit-on des plus intéressantes. Il nous est fort difficile d'en parler avec détails dans cette chronique, l'inauguration de cette fête artistique annuelle devant coïncider avec la publication de ce numéro du *Figaro Illustré*. Nous pouvons dire cependant que le catalogue s'enrichira de six nouveaux noms d'artistes dont les talents très divers ne peuvent qu'ajouter un nouvel attrait à l'exposition. Ce sont MM. Rochegrosse, Gaston Roulet, le peintre de nos colonies, Henri Tenré, peintre d'éventails, Paul Lecomte, qui décrit d'un pinceau si léger les fins brouillards parisiens, Rivoire, le peintre de fleurs, Madame Ruth Mercier, dont les belles aquarelles ensoleillées donnent une si juste impression des pays du Midi...

A cette exposition succédera l'exposition des pastellistes, qui sera suivie elle-même de l'exposition des œuvres de Raffet. Comme on le voit, les sujets de récréations ne manqueront pas cet hiver aux amateurs de choses d'art. Le soin tout particulier avec lequel le comité Raffet procède au choix des œuvres qui figureront à l'exposition du maître, fait présager une superbe manifestation d'art en faveur de l'auteur de la *Revue nocturne* et du *Bataillon sacré* ; — c'est fort bien —

mais était-il donc impossible, en cette circonstance, de joindre au nom de ce grand artiste celui de Charlet, de l'immortel auteur du *Grenadier de Waterloo* et de la *Retraite de Russie*... C'est une faute, c'est une injustice, de ne pas avoir associé ces deux artistes, si profondément français, le maître et l'élève, dans une même apothéose. Mais, hélas ! il est trop tard pour essayer de réagir contre un mouvement, certes très louable, mais assurément trop individualisé. L'occasion était belle pour rendre du même coup un public hommage à ces deux glorieux frères d'armes. Ce qui est fait est fait. Espérons que l'heure de la réparation ne se fera pas trop attendre.

ARMAND DAYOT.

## Par le Glaive

DE JEAN RICHEPIN

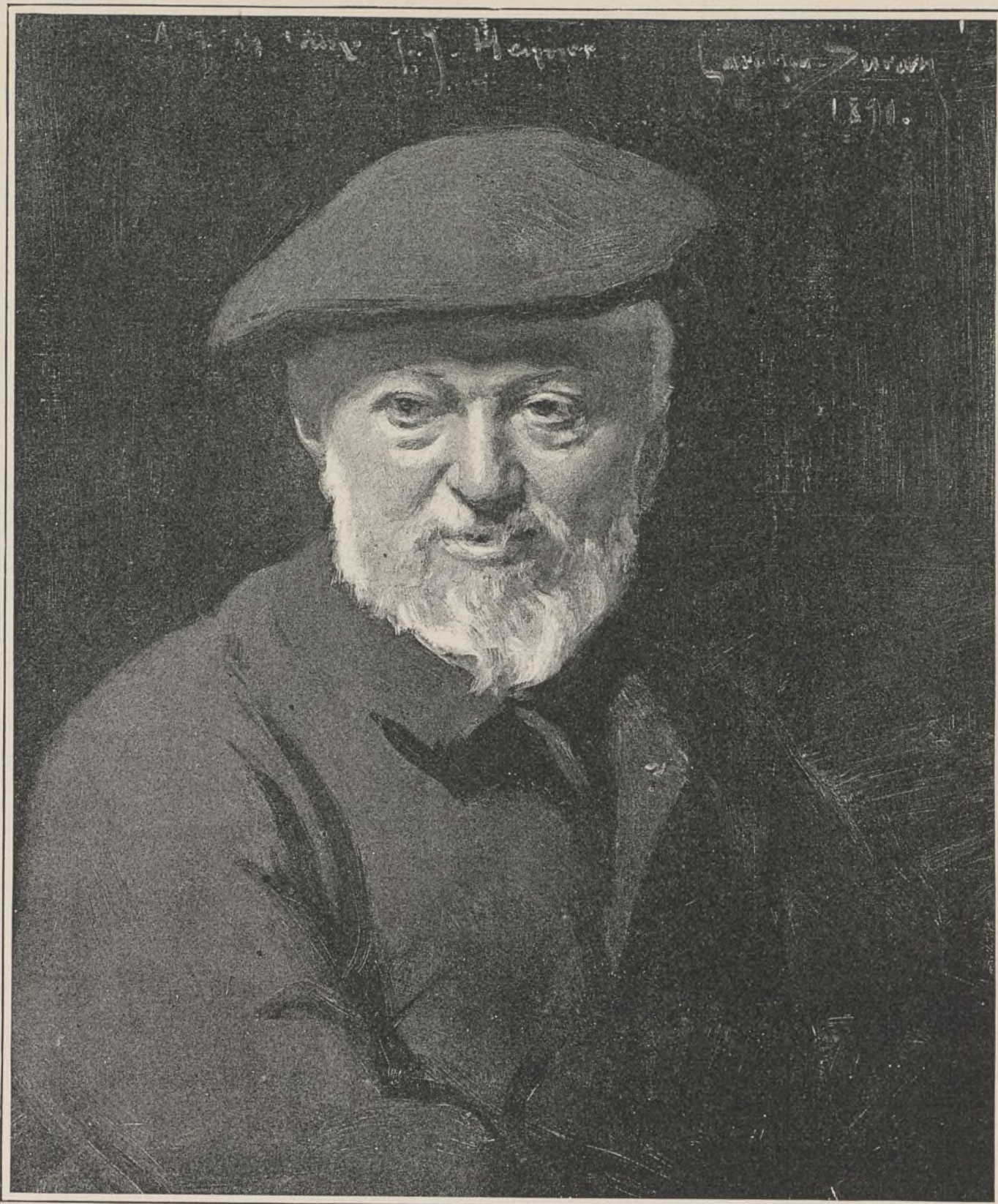
Les interviews et les indiscretions des journaux ont suffisamment renseigné le public sur le grand drame de Richepin que va

jouer, dans quelques jours, la Comédie-Française.

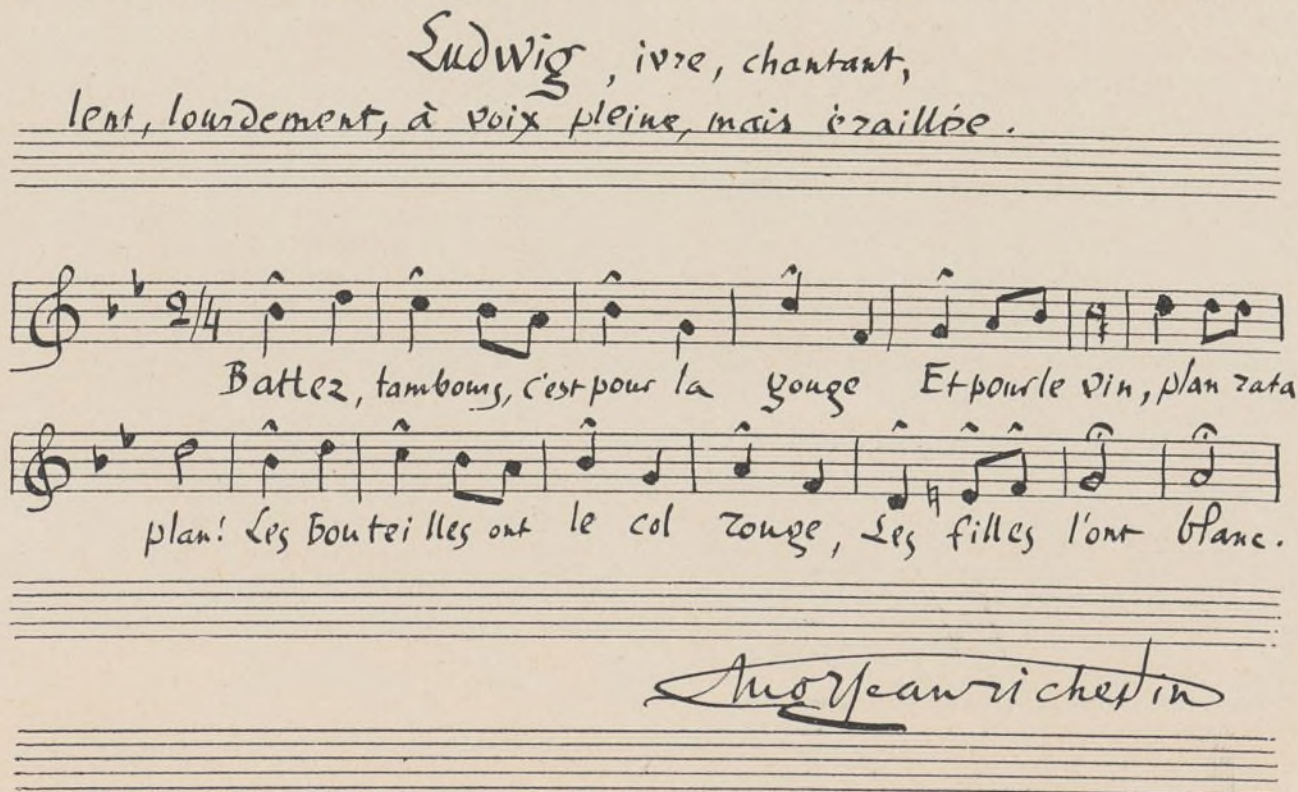
C'est un gros événement littéraire et artistique auquel le *Figaro illustré* ne pouvait rester indifférent, d'autant plus que Jean Richepin compte parmi ses collaborateurs les plus aimés.

Tout le monde sait que l'action se passe à Ravenne, en 1359, c'est un pur drame romantique.

F. de Myrbach, au cours des répétitions, a dessiné l'une des scènes les plus vibrantes de ce drame passionné, entre Mounet-Sully, chargé du rôle de Strada, l'agitateur populaire, et Rinalda (mademoiselle Bartet), fille noble qu'il veut entraîner dans sa cause.



PROTRAIT DE J.-J. HENNER, PAR CAROLUS-DURAN.





Voici la fin de cette scène, qui termine le troisième acte :

STRADA

C'est à votre refus que le crime commence.  
Crime envers la patrie, et crime envers Guido,  
Crime dont votre nom portera le fardeau.  
Partout, toujours, et dans l'enfer et dans l'histoire.  
Ce refus, c'est Guido perdu, c'est la victoire  
Qui s'envole emportant l'espoir des libertés.  
Et vous dites l'aimer, Guido ? Non, vous mentez.

RINALDA (*Tombant sur le banc devant la fenêtre.*)

Grâce !

STRADA

Vous êtes lâche.

RINALDA

Et vous, bien implacable.  
Ne puis-je défaillir sous l'horreur qui m'accable ?  
Oui, me sacrifier, je le veux en effet.  
J'aime Guido. Songez à tout ce que j'ai fait.  
Mais cela, non, jamais je ne pourrai le faire.  
Mes forces sont à bout. J'ai gravi mon Calvaire.  
Me pousser jusque-là, c'est trop, c'est inhumain.

STRADA

Notre Seigneur tomba trois fois sur le chemin.  
Trois fois ! Je comprends donc que votre pas faiblisse,  
Pauvre femme tremblante, en marchant au supplice.  
Mais songez bien que si le monde fut sauvé,  
C'est que Notre Seigneur trois fois s'est relevé.  
Enfin, pardonnez-moi, je vais être sévère ;  
Mais pour dire vraiment qu'on gravit son Calvaire,  
Ce que vous avez fait ne suffit point, je crois :  
Il faut monter encor, monter jusqu'à la croix.

RINALDA

Ah ! qui m'en donnerait l'effroyable courage ?

STRADA

(*S'exaltant et l'exaltant, elle aussi, peu à peu, dans un élan d'enthousiasme mystique.*)

Qui ? la fraternité, la grandeur de l'ouvrage,  
L'orgueil du sacrifice où l'on se sent bénir  
Par l'hosannah qui chante au ciel de l'avenir.  
Debout, pour l'action fervente et résolue !

(*Elle se lève.*)

Loin de gémir, soyez fière d'être l'élue  
Par qui s'accomplira le bonheur souhaité !  
L'entendez-vous venir, l'ange de Liberté,  
Qui souffle à votre esprit le feu des nobles zèles  
Et vous offre la palme en déployant ses ailes ?

(*Il la pousse en quelque sorte devant lui, haletante, illuminée.*)

Dites que vous voulez le suivre en ce chemin  
Où ses doigts lumineux vous mènent par la main !  
Dites que vous sentez dans votre âme agrandie  
Resplendir de la foi le mystique incendie !  
Dites que vous voyez le but, qu'il est sacré,  
Qu'il faut l'atteindre. Oh ! oui, dites !

(*Il joint les mains en suppliant.*)

RINALDA

(*A l'avant-scène, tombant à genoux, sous les mains jointes de Strada, et les deux bras levés au ciel comme en extase.*)

Je tâcherai

(*Rideau.*)

Ajoutons qu'il y a de la musique dans *Par le Glaive*, et que cette musique a été composée par Richépin lui-même, ainsi qu'en témoigne l'autographe ci-dessus, qui donne le refrain de la *Chanson d'ivrogne*, chantée par Leloir.

T. G.

Après avoir, pendant douze années consécutives, dirigé les remarquables et précieuses publications du *Livre* et du *Livre Moderne* avec le goût et le soin littéraire que l'on sait, M. Octave Uzanne, — qui prétend inaugurer les périodiques à durée limitée, — vient de publier un nouveau recueil mensuel, de format in-8°, sous le titre de *l'Art et l'Idée*, revue du dilettantisme littéraire et de la curiosité.

*L'Art et l'Idée* paraît le 20 de chaque mois par livraisons de 64 à 80 pages, avec une grande abondance et un luxe véritable d'illustrations.

M. Octave Uzanne est, à lui seul, le directeur, l'éditeur et le rédacteur de *l'Art et l'Idée*.

L'édition du *Tout-Paris* vient de paraître avec les nombreuses corrections et modifications que nécessite le mouvement parisien dans le courant d'une saison.

Le *Tout-Paris* qui est l'annuaire par excellence de la haute société parisienne et du monde des lettres et des arts, a été considérablement augmenté cette année.

Le prix du *Tout-Paris* est de 12 francs.

A. La Fare, éditeur, 55, rue de la Chaussée-d'Antin.

## CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

### Voyage aux Stations d'hiver : PAU, BIARRITZ, ARCACHON

Depuis quelques années déjà le public mondain manifeste une tendance de plus en plus marquée à fréquenter les stations hivernales du Golfe de Gascogne et des Pyrénées.

Il est vrai que l'on trouve pour ces déplacements des facilités exceptionnelles comme rapidité du trajet, confortable des voitures et des réductions sur les prix des tarifs.

Ainsi, le trajet de Paris à Pau, Biarritz, Arcachon, etc., environ 200 lieues, peut être effectué en 15 heures environ.

Indépendamment du train de luxe qui dessert ces stations à des jours déterminés, le train qui part de Paris (gare d'Orléans) à 8 h. 20 du soir comporte deux voitures de 1<sup>re</sup> classe qui circulent : l'une entre Paris et Pau et vice versa, et l'autre entre Paris et Biarritz et vice versa. Ces voitures ont habituellement un compartiment de lits-toilette si apprécié du public. Une voiture semblable circule également entre Paris et Arcachon et vice versa, cette voiture est attelée au train rapide partant de Paris (gare d'Orléans) à 9 h. 15 du matin.

Les réductions de prix peuvent être réalisées par l'emploi des combinaisons suivantes :

1<sup>re</sup> Des billets d'aller et retour de famille, de 1<sup>re</sup> et de 2<sup>e</sup> classe réduits de 25 %, 30 %, 35 % et 40 % sur les prix du tarif général suivant que le nombre de personnes est de 3, 4, 5, 6 et plus et pour une distance d'au moins 500 kilomètres, aller et retour compris. Ces billets sont valables 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée et leur durée de validité peut être prolongée moyennant le paiement d'un supplément.

2<sup>e</sup> Des billets d'aller et retour avec réduction de 25 % valables 10 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée, avec faculté de prolongation moyennant le paiement d'un supplément.

3<sup>e</sup> Enfin, des billets d'excursion comprenant quatre itinéraires différents, permettant de visiter le centre de la France et les stations hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne :

1<sup>er</sup> Itinéraire : 1<sup>re</sup> classe, 225 fr. 2<sup>e</sup> classe, 170 fr. Durée de validité : 45 jours.  
2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> Itinéraires : 1<sup>re</sup> classe, 180 fr. 2<sup>e</sup> classe, 135 fr. Durée de validité : 30 jours.

La durée de ces différents billets peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes de 10 jours, moyennant paiement pour chaque période d'un supplément de 10 % du prix du billet.

## CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

### Train de luxe : MÉDITERRANÉE-EXPRESS

*Composé de wagons-lits et d'un wagon-Restaurant.*

Depuis le 19 décembre 1891, et jusqu'à nouvel avis, partira de Londres à 3 h. soir et de Paris (gare du Nord) à 11 h. 53 soir, les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine, un train de luxe à destination de Nice, où il arrivera les lendemains à 7 h. 10 soir. Ce train se poursuivra jusqu'à Vintimille et San-Remo.

Les lundi, jeudi et samedi ce même train partira de Vintimille à 5 h. 50 soir et de Nice à 7 h. 55 soir, pour arriver les lendemains à Paris (gare du Nord) à 2 h. 40 soir et à Londres à 10 h. 45 soir. Il recevra à Vintimille la correspondance de San-Remo.

Le *Méditerranée-Express* dessert dans les deux sens les stations de Laroche, Dijon, Mâcon, Lyon, Avignon, Marseille, Toulon, Saint-Raphaël, Cannes, Nice, Beaulieu, Monaco, Monte-Carlo, Menton et Vintimille.

Demandez des prospectus détaillés dans les principales gares et bureaux de ville des Compagnies du Nord et de Paris-Lyon-Méditerranée.

## FIGARO MUSICAL

N° 4. Janvier 1892.

### SOMMAIRE :

AUBER : *Andante inédit.*  
V. JONCIÈRES : *Scherzo.*  
LACOME : *Feuille d'album.*  
CH. DELIQUX : *Tourments.*  
A. MAGNARD : *A Henriette* (poème).  
HERVÉ : *La Rose et le Dromadaire.*  
GLUCK : *Air d'Armide*, avec annotations de M<sup>me</sup> PAULINE VIARDOT.

PH.-E. BACH : *Air varié.*  
MOZART : *Quatrième Sonate.*  
BEETHOVEN : *Première Sonate.*  
FIELD : *Premier Nocturne.*  
SCHUBERT : *Moment musical.*  
MENDELSSOHN : *Romances sans paroles.*  
SCHUMANN : *Carnaval.*  
CHOPIN : *Valse brillante.*

Le numéro : 3 francs. — Abonnement : un an, 36 francs.

### Tables du « Figaro illustré »

MM. les libraires, ainsi que les acheteurs au numéro qui désiraient recevoir les tables du *Figaro illustré* mensuel de 1891, sont priés d'adresser leurs demandes à M. Hazard, 8, rue de Provence, concessionnaire de la vente.

Le prix est de 0 fr. 50.

*Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le Figaro Illustré sont sa propriété exclusive.*

*Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.*

## ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.  
ÉTRANGER, *Union postale* : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence, à qui l'on doit également adresser les demandes de fascicules parus.

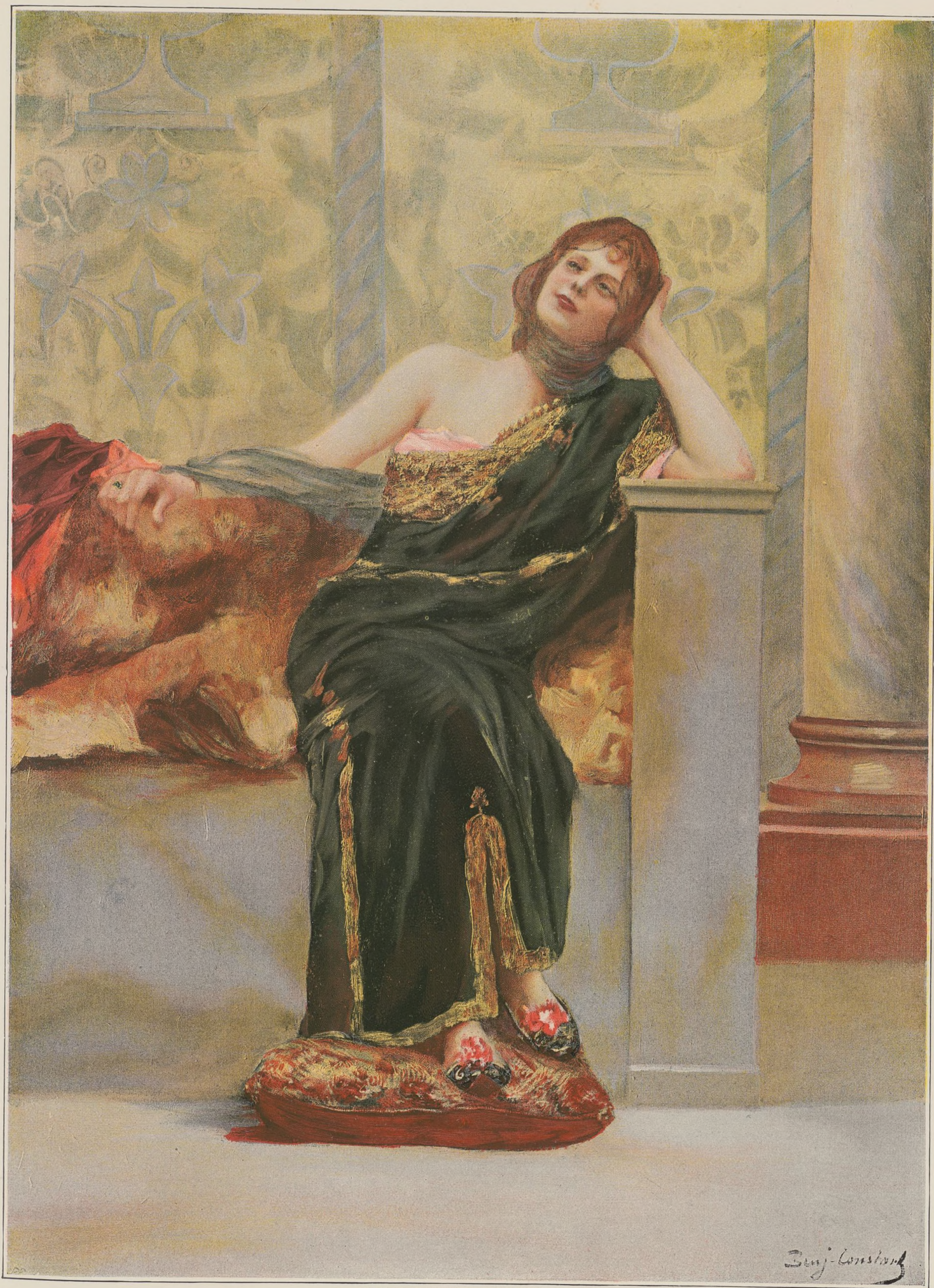
*Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.*

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C<sup>ie</sup>, Asnières.



BENJAMIN-CONSTANT



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

LA FAVORITE

Ayuntamiento de Madrid









# Le Mariage de Minuit

Par TANCRÈDE MARTEL

*El Amor mata la muerte.*  
P. C., Sonnets.

I

Le marquis Don Gabriel de Villamarino-Santarem, d'une des premières maisons de la Castille-Vieille, avait fidèlement servi le roi Charles IV, jusqu'au jour où ce monarque bizarre, vrai type de roi fainéant, eut la fâcheuse idée de confier à Manuel Godoi les destinées de la double couronne d'Espagne et des Indes. D'abord gentilhomme de la chambre, puis confiné dans différents emplois de cour, M. de Villamarino avait accepté en dernier lieu le gouvernement de la province de Palencia. Son frère cadet, l'amiral don Aurelio, comte de Villamarino, remplissait, à Cuba, les fonctions de Capitaine-général.

Don Gabriel se retira des affaires vers 1792, après avoir considérablement entamé sa fortune, car il appartenait à la catégorie des nobles fastueux. Quand il résigna ses fonctions, il jouissait depuis longtemps d'une puissante popularité dans son pays. Quelques années se passèrent sans incident marquant dans la vie de l'ancien gouverneur. Le marquis vivait dans le petit et coquet château qu'il possédait aux portes de Briviesca, tout occupé de l'éducation de son unique enfant, dona Blanca, dont la frappante ressemblance avec sa défunte mère, le faisait bien souvent rêver. Quoique ayant longtemps séjourné dans l'une des cours les plus corrompues de l'Europe, M. de Villamarino avait été un époux modèle. La marquise était morte au moment le plus brillant du gouvernement de Palencia. Son époux la pleura sincèrement ; mais comme il y a peu d'exemple qu'une grande douleur ne trouve enfin de quoi la mater, l'enfant consola don Gabriel de la perte de la mère.

Au commencement de 1807, cette année qui décida l'intervention de la France dans la Péninsule, mademoiselle de Villamarino, alors âgée de dix-sept ans, fut fiancée à un jeune noble portugais, don Juan de Nollez, alférez (porte-enseigne) au régiment d'Oporto-infanterie. Le mariage dut être ajourné par suite des événements militaires. Le jeune homme, fort attaché à son métier de soldat, comptait déposer aux pieds de dona Blanca quelques poignées de lauriers. Il n'en eut pas le temps, et succomba le jour du passage de l'Herjas, fusillé, dit-on, par suite de la méprise d'un officier français auquel il venait de se rendre, toute résistance étant impossible. Le coup fut terrible pour la jolie fiancée. Blanca ne cessa, dès lors, de porter des vêtements de deuil, et signifia résolument à son père qu'elle ne se marierait jamais. Mais il connaissait trop la vie et les femmes pour ne pas compter que le temps aurait raison des répugnances de sa fille. Pour tout dire, M. de Villamarino désirait vivement être grand-père avant de mourir, et sa dernière ambition consistait même à transmettre son titre et les débris de sa fortune à l'aîné de ses petits-enfants.

Mademoiselle de Villamarino avait trop de grandeur d'âme et d'affection filiale pour ne pas reconnaître la justesse de ces doux espoirs. Après son fiancé, son père demeurerait son unique bien, son seul amour. Aussi renonça-t-elle, peu à peu, aux manifestations bruyantes d'une douleur dans laquelle la noble enfant comprenait bien qu'il entraînait un peu d'égoïsme. Un beau jour,

Blanca, douée d'un réel talent de musicienne, consentit enfin à renouer connaissance avec son clavecin. Le marquis en fut intérieurement charmé. Bientôt, lui-même alla moins souvent courir le lièvre en compagnie de ses beaux chiens de montagne et de Cascaron, son garde-mayor. Semblable en cela aux meilleurs nobles de l'école libérale de son grand ami politique le marquis d'Aranda, l'ancien ministre de Charles IV, M. de Villamarino avait aussi le goût des arts, des beaux tableaux, de la bonne musique de chambre. Sa galerie et diverses occupations le retenaient presque toute l'année à Briviesca. On le voyait si rarement à Madrid, où il possédait pourtant l'un des plus grandioses hôtels du quartier de Fuencarral, que le roi lui-même eût hésité à le reconnaître. Il passait donc presque toutes ses soirées à tenir le violon qu'il caressait en maître, pendant que dona Blanca, assise devant son clavecin, cherchait à évoquer l'âme des grands Allemands, Bach et Mozart, voire même du Français Rameau.

A les voir ainsi, le père et la fille, tous deux s'enivrant des charmes de l'harmonie, on aurait eu l'impression d'un intérieur allemand du milieu du dix-huitième siècle, plutôt que de se croire en Espagne et en pleine révolution. Le marquis de Villamarino était un beau et coquet vieillard de soixante ans sonnés, aux yeux doux et profonds, aux mouvements nerveux et gracieux comme ceux d'une jeune femme. Son costume ressemblait encore à celui qu'il portait jadis aux soirées du palais de la Gubernacion, à Palencia. Il consistait ordinairement en un vaste habit en velours cerise, sur les bords duquel couraient de minces broderies d'argent, une ample veste de satin jaune à fleurettes d'or, fermée par des boutons très plats, une culotte noire et l'épée au côté, dans les grandes occasions. Le vieux noble mettait toujours des bas de soie, fort correctement et savamment tirés sur un mollet encore assez rebondi pour qu'on devinât sans peine que, dans sa jeunesse, notre homme comptait parmi les plus belles jambes de la cour de Madrid. Ses souliers avaient des boucles d'or. Malgré les révolutions de la mode, le désarroi jeté dans le costume espagnol par Manuel Godoi, le prince des fats et l'arbitre de toutes les élégances, M. de Villamarino conservait religieusement l'usage du tricorn à galons d'argent, des grandes dentelles, de la poudre et des cheveux roulés en petite queue. Il était donc vêtu à la *francesa* d'il y avait cinquante ans, ou plutôt à la vénérable mode du temps de Ferdinand VI et de Charles III. Mais, quoique de haute allure et de grande mine, sa personne rappelait mieux les conseillers auliques des petites cours germaniques d'antan, Weimar ou Brunswick, qu'elle n'annonçait un des plus brillants représentants de la vieille grandesse castillane. Et pardessus tout cela, une sincère, une touchante, une étonnante simplicité de mœurs !

Quant à dona Blanca de Villamarino, elle aurait justifié largement l'antique image des faiseurs de bouquets à Chloris : un visage de lis et de roses, — s'il n'y eût eu quelque cruauté à exhumers cette antiquaille poétique pour l'appliquer à une aussi charmante personne, la plus jolie héritière des deux Castilles et de Léon. De grande taille, d'un abord impérieux et fier, faiblement atténué par la douceur de ses yeux noirs, la mélancolie de son visage, la jeune espagnole réalisait dans toute sa splendeur sereine le type de la beauté blonde, mais de cette beauté puis-

IV. 6



sante de formes et de sang généreux qu'on ne rencontre guère que dans la Péninsule, la fleur tragique et la *muy muer* du théâtre castillan. Ses manières, ses mouvements, le son de sa voix, l'emploi qu'elle faisait de son regard, le caractère de noblesse qu'elle donnait à ses moindres paroles, tout cela témoignait d'une âme



puissante et calme, planant au-dessus des laideurs et des vulgarités de la vie, et donnait bien la sensation qu'en face d'elle, on se trouvait en présence d'une créature de race et d'essence rares. Depuis la mort de son fiancé, dona Blanca ne mettait plus que des robes de velours noir, sans nuls ornements. Lorsque, trop rarement au gré de son père, elle consentait à lui donner le bras pour l'accompagner chez le vieil alcade ou le curé de Briviesca, Don Pascal, une mantille de dentelle noire jetée sur ses beaux cheveux blonds composait sa seule coiffure. Même au temps de sa plus grande douleur, il y eut toujours en mademoiselle de Villamarino quelque chose de la Junon antique. Le père, ce violoniste de château, ce gentilhomme à lévriers qui gardait encore deux doigts d'esprit courtois, ne se méprit jamais sur le caractère déconcertant de la beauté de sa fille. — « Dona Blanca, se risquait-il quelquefois à lui dire en souriant, si vous daignez être agréable à un faible mortel, descendez de l'Olympe et passez-moi, je vous prie, ce cahier de musique que j'ai sottement laissé tomber sur le tapis. »

Leur habitation de Briviesca tenait plutôt de la gentilhommière et de la villa que du château proprement dit. N'était la tourelle ronde et coiffée de tuiles flanquant le côté droit de la maison, il eût été difficile d'attribuer un caractère féodal à cette riante et facile construction qui datait pourtant de 1480, la grande époque d'Isabelle la Catholique. Les murs, savamment recrépis, conservaient une blancheur de marbre. Des guirlandes de fruits et de fleurs, d'un travail récent, serpentaient avec grâce sur la façade des deux étages du château, entourant des fenêtres fort élevées et pour la plupart munies de balcons. Ces guirlandes, avec un antique écusson aux armes compliquées des Villamarino, où le lion du royaume de Léon voisinait avec la tour crénelée des Castilles, et faisant saillie au-dessus de la porte d'entrée, constituaient toute la sculpture du lieu. Un jardin, dessiné à la française, dans la manière de Le Nôtre et La Quintinie, précédait l'habitation, sur les derrières de laquelle commençait un assez beau parc confinant à un petit bois, où le marquis chassait un maigre gibier de poil et des perdrix rouges. Selon l'insouciant coutume espagnole, il va sans dire que rien de tout cela n'était clos de murs. A peine une haie de loin en loin, ou bien des massifs de lentisques. Ce qui permettait aux maraudeurs et aux *rateros* du pays

de voler sans scrupule les belles poires du marquis, les œillets de dona Blanca, pour peu que le garde-mayor eût le dos tourné. Les quatre valets de pied et le cocher composant la maison du marquis avaient ordre de ne pas quitter les appartements intérieurs, et on eût pu, toute la journée, les voir flâner dans les vastes antichambres, en grande livrée et bas de soie. — « Mon gendre saura bien faire marcher tous ces flandrins », disait le maître. Et il continuait religieusement à nourrir et à payer ces valets d'apparat, qui, cassés aux gages, eussent peut-être inutilement grossi les bandes armées ravageant les provinces, tout en faisant la chasse aux Français.

Un soir d'octobre 1808, don Gabriel et sa fille, après avoir exécuté deux ou trois morceaux des *Nozze* de Mozart, se surprirent à garder le silence plus longtemps qu'il ne convenait et à lever, l'un sur l'autre, un regard chargé de tristesse. Il faut dire que les temps étaient douloureux. L'armée française occupait la Péninsule et venait d'imposer aux Espagnols un roi dont le peuple ne voulait pas à coup sûr, quoiqu'une grande partie de la noblesse l'eût accepté à l'assemblée solennelle de Bayonne. Les troupes de Bessières, de Lasalle ou de Soult traversaient en tous sens la province, victorieuses sans résultats marquants, ou battues par les corps insurgés de Castanos et de La Romana. Les défilés de Pancorbo, à quelques lieues de Briviesca, méritaient mieux que jamais le triste surnom de « tombeau des Français ». Il n'était pas de jour, pas de nuit, sans qu'un convoi ne fût surpris et son escorte massacrée, dans ce lieu d'une sauvagerie si terrible et si grandiose. Au milieu des horreurs d'une guerre atroce, le marquis de Villamarino demeurait avec sang-froid l'homme de la charité et du devoir, rôle que son immense popularité lui eût d'ailleurs indiqué, s'il n'avait convenu d'avance à ce véritable grand seigneur.

« Eh bien ! ma fille, à quoi pensez-vous ? » finit par dire le marquis en déposant son archet sur le guéridon.

— Je songe, mon père, répondit doucement dona Blanca, qu'il y a aujourd'hui même juste un an que les Français ont fusillé mon pauvre Juan. »

Le visage du vieux noble prit aussitôt une expression chagrine. Il lui déplaisait fort que sa chère fille retombât dans une douleur d'où elle sortait à peine. Et puis il n'aimait guère qu'on attaquât les Français devant lui, ayant ses raisons personnelles pour cela. Un moment, écœuré par les faiblesses du roi Charles IV, aussi bien que les excès de la reine Louise et le caractère hautain du roi sorti du mouvement populaire, Ferdinand VII, le marquis avait été sur le point de se rendre à Bayonne pour y faire acte d'adhésion au roi Joseph-Napoléon, — circonstance qu'ignorait dona Blanca.

Comme son père ne disait rien, mademoiselle de Villamarino reprit à la fin la parole :

« Pauvre Juan ! Mon cher fiancé ! Il était si gentil et si aimable dans son costume de porte-enseigne ; n'est-ce pas, mon père ? Vous souvenez-vous ? »

— Soyez forte, soyez sage ! Blanca, je vous en prie ! » murmura le vieillard en serrant les mains de son enfant.

Puis, il se leva, marcha droit à l'une des fenêtres, l'ouvrit toute grande ; et dans l'espoir de provoquer une diversion aux pensées de sa fille :

« Vraiment, ma chère, il fait ce soir un magnifique temps. Voyez cette lune, on dirait un croissant de l'argent le plus fin, le plus pur... Je comprends que de tout temps les poètes aient eu un secret penchant pour cet astre. Dites-moi, Blanca, vous souvenez-vous des vers de Lope sur la lune... Voyons, comment donc était-ce... ? »

Mais, par un geste qui lui était familier en pareil cas, au lieu de porter la main à son front comme pour en faire jaillir la poésie rebelle à sa mémoire, don Gabriel tirait doucement le ruban de taffetas noir qui serrait sa maigre queue de cheveux blancs. Tout à coup, au fond de la plaine, du côté de Pancorbo, trois éclairs se succédèrent presque sans intervalle, bientôt suivis de trois détonations déchirant les airs. Le vieillard pâlit.

« Jésus-Maria ! s'écria la jeune fille.

— Qu'est cela, grand Dieu ! dit le marquis.

— Oh ! la guerre, la maudite guerre ! » ajouta Blanca en tordant de désespoir ses belles mains.

## II

Le ciel était d'une douceur et d'une beauté merveilleuses. Après ces trois coups de feu, faciles à expliquer en cette époque de surprises, de trahisons et d'embuscades, un silence solennel, lugubre, effrayant, régna de nouveau sur les plaines voisines, toutes parfumées des odorantes senteurs du jasmin et de l'orange. Le marquis ne savait quelle résolution prendre, et il allait interroger sa fille, lorsque le galop précipité d'un cheval se fit entendre du côté du parc. Cette fois, à n'en pas douter, il s'agissait d'une poursuite, d'une véritable chasse à l'homme. Quoique les paisibles habitants du château fussent depuis de longs mois habitués aux chaudes alertes de la guerre, il leur parut qu'un drame, plus mystérieux et plus terrible qu'à l'ordinaire, se passait à quelques pas d'eux. Au moment même où don Gabriel venait de sonner son valet de chambre, deux nouveaux coups de feu ébranlèrent l'espace. Mais ces détonations n'annonçaient plus maintenant qu'une arme de petit calibre, probablement un pistolet.

« C'est un guet-apens, quelque abominable embuscade ! Venez-moi, ma fille, suivez-moi. »

Mademoiselle de Villamarino comprit à ces mots que toute



résistance serait déplacée de sa part. Le marquis savait agir à l'occasion avec l'impétuosité d'un jeune homme. Et puis, son admirable instinct avertissait Blanca qu'elle jouerait un rôle bien-faisant à la suite de son père. Sans ajouter un mot, le vieillard se coiffa de son tricorne, et amorçant rapidement une paire de pistolets, les glissa dans ses poches. A l'instant même, José entra dans le petit salon.

« Réveille Cascaron, vite ! qu'il nous suive, et qu'on allume des lanternes. »

Bientôt toute la maison fut sur pied. Cascaron, le garde-

mayor, une sorte d'hercule basané d'au moins six pieds de haut, apparut, l'espingle au poing. Derrière lui, Blas et Pedro, arrachés en sursaut à leur sommeil, portaient des lanternes. José visitait la batterie d'un gros fusil de munition. Alors, on entendit des cris perçants, comme ceux d'un homme qu'on égorge, et de nouveau la terrible galopade retentit. C'était bien de l'extrémité du parc que s'échappaient les cris. Une voix sauvage, frénétique, une voix de stentor, cuivrée et hurlante, une voix de démon s'éleva bientôt, glaçant de terreur le marquis et ses compagnons :

« Viva el rey ! Muerte al Francès ! »

En une seconde, la porte du château s'ouvrit. Sous les clairs rayons de la lune, à l'entrée du petit bois de



pins et de sycomores, la double silhouette d'un homme et d'un cheval passa au quadruple galop, puis alla se perdre à l'horizon, dans la montagne. Blanca se cramponnait au bras de son père.

« Courage, enfants ! cria le marquis. Nous arrivons à temps. »

Maitres et valets se précipitèrent dans une large allée, et atteignirent en quelques minutes le sentier transversal. Le sable, à cet endroit, portait la marque d'un véritable piétinement. Le garde renouvela la mèche de son arme, et prit la tête de la petite troupe. Don Gabriel sortit un de ses pistolets. Comme on venait d'entrer dans le bois, un strident coup de sifflet retentit. A tout hasard, le garde déchargea son arme dans l'épaisseur d'un massif d'où semblait s'échapper quelqu'un. Aucun cri ne se fit entendre. Rien ne vint plus troubler le majestueux silence de la vallée de Briviesca.

Cependant, Cascaron, après avoir rechargé son arme, montra d'un geste la route à suivre. Pedro s'avancait après lui, et quoique cette nuit d'automne fût très claire, sa lanterne aidait à sonder les bouquets d'arbustes sauvages qui croissaient là de toutes parts. Blanca tenait la main gauche du marquis. José, derrière elle, scrutait le sol avec autant de soin que l'autre valet. Rien de suspect ne se montrait encore. Les cinq hommes s'arrêtèrent au pied d'un sycomore et tinrent conseil.

« Il est certain, dit le marquis, que notre arrivée vient de déranger les assassins et de suspendre l'accomplissement de leur crime. Tout espoir n'est donc pas perdu. Notre tâche consiste à retrouver la victime, car l'homme à cheval me paraît être le principal criminel, ou plutôt le chef de la bande. N'est-ce pas ton avis, Cascaron ? »

— Tout à fait mon avis, monsieur le marquis.

— Quant à la victime elle-même, poursuivit don Gabriel, il me semble que nous ne tarderons pas à la découvrir. Allons, encore un peu de courage, enfants ! »

Dona Blanca serrait chaleureusement les mains du vieillard.

Bientôt, dans le sentier, des traces de pas reparurent en grand nombre. Quelques-unes montraient à leur centre des taches noires qui finirent par éveiller l'attention de Cascaron. Tout à coup, il prit vivement la lanterne de Blas, se courba vers le sol, puis après avoir beuglé malgré lui un juron castillan :

« J'en étais sûr ! » dit-il.

Le marquis, s'approchant, reconnut avec horreur que ces taches noires étaient en réalité de larges gouttes de sang. Cette

trace sanglante se continuait pendant au moins une douzaine de pas. A en juger par une telle perte de sang, le blessé ne tarderait pas à succomber. Peut-être même allait-on se trouver en présence d'un cadavre. M. de Villamarino, en vrai catholique espagnol, leva la tête vers le ciel où mille étoiles scintillaient.

« Mon Dieu, je vous en supplie, dit-il avec une attitude qui émut tout le monde, faites que nul être humain ne perde la vie sur une terre qui m'appartient ! »

Dona Blanca fit un signe de croix, tout de suite répété par les cinq hommes. Mais le marquis avait repris courage. On eût dit qu'une nouvelle force le poussait en avant.

Bientôt, on n'apercevait plus de traces de sang. On fit encore une centaine de pas. Le marquis marchait maintenant en tête, tenant lui-même à la main l'une des lanternes. Il parvint ainsi jusqu'au tronc d'un gigantesque pin d'Alep. Mais comme il se disposait à faire le tour de l'arbre, il se trouva en présence d'un corps qui lui barrait le chemin.

« Vite ! » cria-t-il.

Tout le monde accourut. Déjà, don Gabriel s'était penché vers l'inconnu dont il déboutonnait rapidement l'uniforme, car c'était un officier et, autant qu'on pouvait en juger, un officier français.

« Il vit encore ! s'écria le marquis. Nous le sauverons. Allons ! que tout le monde s'y mette... Il faut le porter au château. »

José, le valet de chambre, venait de retrouver, à quelques pas de là, la coiffure du blessé, un énorme kolbach en peau d'ours orné d'une flamme de drap rouge à franges d'or.

« C'est un officier de cavalerie française, et même d'un certain rang, dit le marquis tout en examinant le visage et la poitrine de l'homme... Blanca, ma chère enfant, donnez-moi votre mouchoir... Merci... Maintenant approchez-vous et soulevez doucement, bien doucement, la tête de ce pauvre jeune homme... Quant à toi, Cascaron, laisse-nous ton couteau de chasse, prends l'andalou à l'écurie, réveille Mariquita et ce faquin d'Antonio, et ramène-moi le chirurgien de Briviesca, à quelque prix que ce soit ! Fût-ce mille escudos d'or ! Matarens est un digne homme. Il t'obéira. Tu le prendras en croupe. »

Cependant les trois valets, s'aidant du couteau de chasse et de



leurs poignards, avaient rapidement coupé quelques branches d'un sycomore. Ces branches, fortement liées, constituèrent une façon de civière assez solide pour qu'on pût y déposer le blessé. Le marquis ordonna à ses gens de se dépouiller de leurs livrées qui, étendues sur les branches, en adoucirent complètement les rugosités. Dona Blanca venait d'achever un premier pansement à la blessure de la tête, blessure qui ne semblait pas bien grave, à la vérité. Pendant qu'elle se hâtait, la jeune fille entendait la faible respiration de l'inconnu.

« Père, dit-elle au marquis qui découvrait alors une seconde et plus grave blessure à l'épaule gauche du militaire, — il me faudrait de l'eau... quelques gouttes d'eau seulement.

— Je sais une source par ici », fit José.

Le marquis, à son tour, donna son mouchoir. José alla le



plonger dans un ruisseau qui coulait non loin de là, puis le remit à sa jeune maîtresse. Dona Blanca lava doucement le sang qui rougissait les cheveux et le front, et passa ensuite le mouchoir au marquis pour qu'il répât la même opération à la seconde plaie. Alors don Gabriel s'aperçut que l'avant-bras gauche pendait, inerte. L'officier avait reçu là un troisième coup de feu. La manche fut ouverte au moyen du couteau, la chemise déchirée. Un bras, d'une force athlétique, mais blanc et rose comme un bras de femme, apparut, maculé d'une large tache de sang. La balle s'était logée dans les chairs, un peu au-dessous du coude.

« Rien de tout cela n'est mortel », déclara vivement le marquis.

Dona Blanca tint la tête de l'officier pendant qu'on le plaçait doucement sur la civière improvisée. Les aiguillettes d'or, les brandebourgs, les fines soutaches de l'uniforme de drap vert, éclatèrent alors sous la lueur blanche de la lune ; et le marquis reconnut aussitôt l'élégante tenue des chasseurs à cheval de la garde impériale.

« C'est un chef d'escadron, dit-il... Et tout jeune ! Ces Français sont étonnants, sur mon honneur... Voyez, dona Blanca : c'est tout au plus s'il a vingt-six ans. »

Au reste, il était facile de voir que la cupidité n'avait pas été le mobile de ce lâche attentat. L'officier avait encore sur lui sa croix d'honneur à rosette rouge, une jolie montre en or et une bourse pleine de napoléons à en crever. Un gros étui de cuir rempli de doubles-napoléons garnissait l'une des poches de son gilet. Mais la sabretache du cavalier, lacérée à coups de *navaja*, avait été ouverte et violemment dépouillée de ses dépêches. Indice irréfutable d'une embuscade de guerrilleros. Chose singulière, le

blessé possédait encore son sabre à la poignée duquel reluisait intacte la dragonne d'or à gros grains.

Blas et Pedro soulevèrent la civière. On jeta par-dessus la pelisse du blessé. Le marquis se chargea du sabre, de l'énorme coiffure militaire, et l'on prit lentement le chemin du château. Dona Blanca, derrière les porteurs, marchait toute rêveuse. C'était ainsi, songeait-elle, qu'on avait dû porter le corps de son pauvre Juan, le soir du combat d'Herjas. Toutefois, sans pouvoir deviner la cause d'une telle obsession, la jeune fille sentait bien que le souvenir de son fiancé ne pouvait l'empêcher de prendre un vif intérêt à cet inconnu, cet officier ramassé presque mourant dans les bois de son père. Et malgré elle, sans y réfléchir, quasi machinalement, elle s'approchait de temps en temps pour contempler le visage bronzé du blessé. A la fin, le sang altier des Villamarino coula plus fièvreusement dans les veines de dona Blanca, comme pour lui reprocher une émotion indigne d'elle.

« Après tout, murmura-t-elle, ce n'est jamais qu'un sabreur de Napoléon. »

### III

Un quart d'heure après, le jeune commandant de chasseurs, transporté au second étage du château de Villamarino, était couché dans un grand lit que lui avait préparé dona Blanca aidée de sa camériste. Le marquis, toujours calme, trouvant fort naturel d'avoir fait une bonne action de plus, veillait au chevet, les yeux parfois fixés sur la pendule.

« Et ce Matarens qui n'arrive pas ! murmura don Gabriel. Aurait-il quelque scrupule parce ce qu'il s'agit d'un ennemi ?

— Cela me surprendrait fort, père, observa dona Blanca, maître Matarens est un digne homme et nous est tout dévoué. »

Mais la porte de la chambre s'ouvrit brusquement pour livrer passage à un petit homme en perruque rousse, posée de travers sur le crâne, car il l'avait mise à la hâte, l'air chétif et malingre, et qui n'était autre que Matarens.

« Enfin ! » cria le marquis.

Un paysan, bistré et barbu, à mine de contrebandier ou de bandit, l'anneau de cuivre à l'oreille, le bonnet catalan sur la tête, accompagnait Matarens et tenait à la main la trousse du praticien. Ce dernier s'inclina devant le marquis, puis, sans dire un mot, courut au blessé. Après un examen de quelques minutes, le chirurgien, d'une voix grêle et chantante, déclara ceci :

« Éraflure de balle au front... ce n'est rien, et pour un gaillard de cette trempe, une simple égratignure tout au plus... »

Matarens dérangea le pansement improvisé par Dona Blanca, se fit apporter de l'eau, lava la plaie sur laquelle il posa un nouvel appareil.

« Approche, Abascual, dit-il au paysan. Prépare ma trousse. »

Le petit homme mit ses lunettes et retroussa ses manches. Dona Blanca et Mariquita descendirent alors au salon afin d'y préparer de la charpie.

Cependant le chirurgien eut bientôt procédé à l'inspection des deux autres plaies. Selon lui, la blessure de l'épaule gauche n'entraînerait aucune désarticulation, pas plus qu'elle ne mettrait l'homme en danger de mort. A un moment, en tâtant l'avant-bras, il poussa une exclamation.

« Ah ! ah ! une balle à extraire... Je vois que vous devenez soucieux, monsieur le marquis, soyez sans crainte... La blessure est *en bonne place*, comme nous disons dans le métier. Rien à craindre de ce côté-là... Abascual, passe-moi la pince et le bistouri. »

L'apprenti sangrador tendit à son maître les instruments réclamés. Comme il se retirait, il aperçut, jeté sur une chaise, l'uniforme doré de l'officier.

« Tiens ! fit-il avec un étonnement qui pouvait être bien joué. C'est un Français. Mort de ma vie ! ces enragés-là se glissent partout ! »

Matarens jeta un rapide coup d'œil sur le dolman vert, puis interpellant sévèrement son aide :

« Tais-toi, vermine ! ce n'est pas ton tour de parler... Tu oublies, drôle, que tu as l'honneur d'être en présence de monsieur le marquis de Villamarino ? »

Le paysan devint livide. D'un air penaud, confus, sincèrement contrit, il ôta son bonnet catalan, et l'on aperçut son crâne énorme, rond comme une boule, recouvert de cheveux drus coupés ras et semblables à de la mousse noire. L'homme fit quelques pas vers le marquis, tomba à genoux. Alors, d'un ton de voix dénotant une humilité parfaite :

« Pardon ! Pardonnez-moi... Votre main à baiser, monseigneur. »

Don Gabriel abandonna gravement sa main, fine et blanche comme une main d'évêque.

« Je te pardonne, frère, mais n'oublie jamais qu'un hôte est chose sacrée, surtout sous mon toit. »

Minuit tinta lugubrement au clocher de Briviesca. Au bout de quelques minutes don Gabriel descendit rejoindre sa fille.

« Chère Blanca, dit-il, tout va bien. Maître Matarens a fort habilement extrait la balle de l'avant-bras. Le Français vivra. Matarens m'en répond sur sa tête. Il conviendrait maintenant, je pense, que vous prissiez un peu de repos. »

— Mais qui veillera notre blessé, mon père ? demanda-t-elle en levant vers le vieillard son beau regard plein d'étonnement.

— Moi, répondit le marquis.

— Bonne nuit, mon père », répondit la jeune fille avec une légère confusion.

Le marquis prit aux mains des deux femmes toute la charpie



préparée par elles, et regagna lentement, de son pas discret et léger, l'aile droite du château.

En haut, chez le blessé, les choses marchaient à souhait. Matarens, secondé par Cascaron et Abascual, qui se hâtaient



auprès de lui, venait d'achever heureusement son troisième pansement.

« Eh bien ! que vous disais-je, monsieur le marquis ? C'est vraiment une balle de guerrillero... Et quelle balle ! Voyez vous-même. — *Amor de Dios !* reprit le petit homme en frétilant comme une anguille au risque de faire choir sa perruque, — je ne m'y connais que trop, hélas ! Les balles françaises sont plus mignonnes, d'un module plus élégant que les patauds lingots de plomb qu'emploient nos mosqueteros et nos partisans... Elles tuent aussi sûrement leur homme, mais sont plus faciles à extirper des plaies. C'est le cas ou jamais de répéter avec le Sancho de notre immortel Cervantes : « Un petit mal pour un grand bien... »

Tout en façonnant des tampons de charpie dans ses mains maigriottes, le chirurgien poursuivait d'un air glorieux :

« Quand Pedro de Galapagar tua le joli torero Pablo Zocodover, de Miranda, l'année dernière, la justice me fit appeler pour l'extraction du projectile... J'ai gardé la balle, monsieur le marquis. Un véritable objet d'art ! Une praline boursoufflée ! Il devrait être interdit de tirer sur un chrétien avec des objets semblables... Impossible d'en réchapper, tout comme des navajas d'Albaceyte : *Cuando esta vivora pica, no hay remedio en la botica...* »

— Quel est l'état général de notre blessé ? demanda le marquis.

— Excellent. C'est-à-dire qu'il n'a plus besoin de moi pour cette nuit. Mais la convalescence sera longue : deux bons mois au moins, peut-être trois... Je ne redoute guère qu'une imprudence, car ces Français ont le diable au corps, et celui-ci trouvera de bonnes raisons pour vous démontrer qu'un bancal ne se tient que de la main droite. »

Le chirurgien de campagne, refermant lentement sa trousse, s'assura que rien n'y manquait. Après quoi, se tournant vers don Gabriel :

« *Y es ora*, monsieur le marquis. Je vais vous rédiger quelques instructions pour les soins à donner au blessé en attendant ma visite de demain. Nous aurons une assez forte fièvre.

— Maître Matarens, glissa rapidement M. de Villamarino dans l'oreille droite du chirurgien, ayez l'œil sur Abascual, le

drôle n'est pas sûr. Le curé le croit affilié à la compagnie de Saint-Ignace.

— J'y veillerai », répondit à voix basse le praticien de Briviesca.

Pendant que Matarens griffonnait, dans un coin de la chambre, ce qu'il avait onctueusement nommé « ses instructions », quelques gémissements échappèrent à l'officier français. Le marquis et le chirurgien accoururent.

« La fièvre... la fièvre... », dit Matarens.

Et le petit homme se penchant vers le blessé le regardait d'un œil scrutateur. On aurait pu supposer qu'il lui demandait la confirmation de la sentence par lui émise. Les gémissements s'arrêtèrent ; mais, au bout de quelques secondes, le Français ouvrit les yeux pour la première fois. Un regard ardent, d'une mâle expression de bravoure et d'un charme réel, quoique tourmenté par la fièvre et la souffrance, vint éclairer la face du jeune homme, très pâle malgré le hâle gagné dans les combats et les bivouacs. Ce regard, d'une lumière intense, mais dépourvu de volonté pensante, parut se fixer un instant sur le marquis. En même temps, l'homme essayait de se mettre sur son séant, tout en murmurant faiblement ceci :

« Où suis-je ? Qu'a-t-on fait de mes dépêches pour le maréchal Bessières ? »

Peu à peu, sa voix gagnait en force et en énergie. Il continua :

« Eh bien ! en voilà du propre. Que va dire l'Empereur ! Et quelle tuile ! »

On pouvait maintenant deviner à son accent qu'il était du Midi de la France, le Midi languedocien d'entre Toulouse et Avignon. Mais cette particularité ne fut observée que du seul marquis. Don Gabriel examinait l'homme en silence. Il décida dans sa pensée que le blessé venait de Paris, chargé de quelque service de confiance. Le jeune chef d'escadron s'était tu, après avoir sévèrement et anxieusement interrogé les diverses figures qui l'entouraient. Néanmoins, cet excès d'énergie venait de donner la mesure de son vigoureux tempérament de soldat.

(Illustrations de F.-H. Kaemmerer).

TANCRÈDE MARTEL.

(A continuer).



# JOSETTE Marsin<sup>(\*)</sup>

PAR

ERNEST DAUDET

II (suite)

L'IDÉE qu'avait eue Josette de conduire Roland de Bellièvre dans sa nouvelle demeure découla tout naturellement de l'engagement qu'elle avait pris de favoriser la fuite du chevalier. C'est pendant la visite de Barras, tout en causant avec lui, qu'elle en forma le projet, et quand elle eut obtenu la promesse d'un sauf-conduit pour elle et ses gens, elle ne douta plus du succès.

Durant une partie de la nuit, l'émotion éloigna d'elle le sommeil. Cette émotion ne tenait pas seulement aux craintes qu'elle éprouvait au moment de s'engager dans une expédition périlleuse. Elle tenait encore, et surtout, au sentiment qui la dominait, au coup de foudre qu'elle avait reçu et qui l'avait atteinte en plein cœur. Lorsqu'après une longue insomnie elle finit par s'endormir, elle pensait au chevalier, et quand, le matin venu, elle se réveilla, c'est encore de lui qu'elle avait le cœur obsédé, en même temps qu'elle puisait dans ce sentiment soudain la confiance nécessaire à l'exécution de ses plans.

Ils s'accomplirent ainsi qu'elle les avait conçus. Au petit jour elle se rendit auprès de Roland et se faisait violence pour dissimuler le véritable caractère de l'intérêt qu'elle lui portait, elle lui exposa le stratagème qu'elle avait imaginé pour le sauver.

Roland s'y prêta docilement, pénétré de gratitude.

Vêtu d'une lévite de couleur sombre, sous laquelle on pouvait le prendre pour un valet aussi bien que pour un artisan, les cheveux sans poudre, le menton enfoncé dans une cravate épaisse et large, il monta en voiture, sur le siège de l'arrière-train.

Pierrette fut bien un peu surprise de voir apparaître, au moment de partir, sans savoir d'où il venait, ce jeune homme de belle mine qui essayait, en vain, d'affecter des allures serviles ; mais, à l'air de sa maîtresse, elle comprit que l'heure n'était pas opportune pour interroger, et, trop fine mouche pour se montrer curieuse mal à propos, elle garda le silence.

Le voyage s'accomplit sans encombre.

A la barrière, l'équipage fut arrêté par les sectionnaires chargés de veiller aux portes. Mais l'exhibition du sauf-conduit présenté par Roland lui-même, avec une assurance superbe, fit tomber toutes les consignes. Le proscrit sortit de Paris au nez des gardes, respectueusement inclinés sur le passage de la protégée de Barras. Josette eut alors belle envie de l'appeler auprès d'elle dans l'intérieur et d'envoyer Pierrette occuper sa place derrière la voiture, mais elle ne l'osa faire et, prudente jusqu'au bout du chemin, elle continua à le traiter avec une hautaine indifférence.

Par exemple, elle se dédommagea en arrivant. Sans redouter de donner raison aux soupçons de Pierrette, elle conduisit aussitôt le chevalier dans la chambre qu'elle lui destinait, une vaste pièce située sous les combles et ordinairement inhabitée. Alors, pour la première fois depuis qu'on était parti de Paris, elle lui parla sans feindre.

« Ne m'en voulez-vous pas de vous avoir fait prendre ce déguisement ? lui demanda-t-elle.

— Vous en voulez, quand je vous dois la vie !

— Vous me la devez, en effet. Le tribunal qui devait vous juger était déjà réuni, et votre condamnation bel et bien décidée. Barras me l'a avoué. »

A ces mots, Roland s'agenouilla et, s'emparant des mains de Josette, il les couvrit de baisers en murmurant :

« Comment reconnaitrai-je jamais ce que vous avez fait pour moi ?

— En me laissant continuer jusqu'au bout l'œuvre de votre salut.

— Ordonnez... je vous obéirai aveuglément.

— Relevez-vous d'abord, reprit Josette, déjà défaillante sous les caresses fiévreuses qui brûlaient sa peau. Nous avons besoin de tout notre sang-froid, vous et moi, car nous devons assurer votre passage à la frontière, et cette maison ne peut être pour vous qu'une étape.

— C'est dommage, répondit en jetant un regard autour de lui le chevalier qui s'était relevé. Je vivrais volontiers ici... près de vous, » ajouta-t-il plus bas.

Une rougeur monta aux joues de Josette.

« Près de moi ? dit-elle. A quel titre ?

— Au titre qu'il vous conviendrait de me décerner. Toutefois, si j'avais

à choisir, je sais bien celui que je réclamerais.

— Mais c'est une déclaration d'amour ! s'écria Josette, en cachant sous un rire forcé son ardente émotion.

— Eh bien oui, une déclaration ! reprit celui-ci. Ne vous y attendiez-vous pas un peu ? »

D'abord, Josette ne répondit pas. La voix qui lui faisait ces doux aveux allait à son cœur, s'en emparait si délicieusement qu'elle

(\*) Voir le *Figaro Illustré*, fascicule de Janvier 1892, page 1.



n'avait pas la force de protester. Mais comme Roland de nouveau essayait de l'attirer à lui, elle se dégagea et murmura, non sans une nuance d'ironie :

« Je ne suis pas libre, monsieur le chevalier, vous le savez bien... »

— Ah ! oui, j'oubliais que vous appartenez au citoyen Barras, fit-il d'un accent de dépit.

— Il doit venir ce soir, continua-t-elle, sans s'attacher à nier. Il faudra même que vous restiez enfermé dans cette chambre jusqu'à ce qu'il soit parti.

— Passera-t-il la nuit ? » demanda le chevalier, furieux tout à coup.

A cette question, Josette tressaillit, comme si elle eût reçu une injure. Des larmes montèrent à ses yeux, et, dominée par un

impérieux besoin de se réhabiliter aux yeux de celui qu'elle aimait, elle dit :

« Vous croyez donc que je suis la maîtresse de cet homme ? »

— Tout le monde ne le croit-il pas ?

— Tout le monde se trompe.

— Josette, est-ce vrai ? Est-ce possible ?

— Barras n'est pas mon amant. Je n'ai pas d'amant. Je n'ai aimé qu'une fois. Celui que j'aimais est mort. »

Et d'une haleine, elle fit à Roland le récit de sa vie.

« Mais alors, vous êtes libre, Josette, reprit-il quand elle eut fini, et je puis espérer... »

— Espérer ! quoi ?... Quant vous serez loin d'ici, vous m'oublierez... »

— Je ne vous oublierai jamais. D'ailleurs, est-il bien vrai que



je sois obligé de fuir ? Pour échapper à ceux qui me cherchent, ne suffit-il pas que je demeure sous votre toit ?

— Vous y resteriez !... Vous promettiez d'y rester ?...

— Aussi longtemps que vous voudriez m'y garder.

— Toujours, alors ! » soupira Josette, en laissant échapper le secret de son cœur, dont elle acheva l'aveu dans les bras du chevalier.

Ils restèrent ainsi pendant quelques minutes, pressés l'un contre l'autre, livrés à leur extase, sans chercher à savoir comment cela s'était fait. Il fallut cependant s'arracher à cette ivresse. Pierrette, à plusieurs reprises, avait frappé à la porte, en criant que Mademoiselle était servie. Ils descendirent et furent stupéfaits en voyant deux couverts sur la table dressée dans le jardin, sous une tonnelle. En personne prévoyante, Pierrette avait pensé que sa maîtresse ne déjeunerait pas seule et inviterait l'inconnu. Il lui fut bientôt démontré qu'elle ne s'était pas trompée. Mais, discrète autant que prévoyante, elle ne se permit ni réflexions ni surprise.

Cette belle journée s'écoula trop vite, au gré des amants. Portés par les espérances radieuses que suscite l'amour, ils marchaient dans un rêve. Au fond de leur ciel, il n'y avait à cette heure qu'un nuage, la visite de Barras, lequel, on s'en souvient, s'était invité à souper pour ce soir-là. Mais, comme si les événements eux-mêmes eussent voulu se faire complice de leur bonheur,

vers la fin de la journée, un courrier du Directoire apporta une lettre par laquelle Barras s'excusait d'être retenu au siège du Gouvernement, et de ne pouvoir venir. Il s'annonçait, il est vrai, pour le jour suivant. Mais qu'importait, puisqu'il leur laissait de longues heures durant lesquelles ils pourraient savourer dans leur retraite et sans crainte, le plus parfait bonheur. Au lendemain de ce jour inoubliable, ils pouvaient croire, tant se révélait étroite leur intimité, qu'ils s'étaient toujours connus et toujours chéris.

Ils vécurent alors, absorbés dans l'enchantement de leur amour. Deux fois par semaine, Josette partait pour Paris, dès le matin, appelée à son théâtre par des répétitions ou des représentations. Son absence durait vingt-quatre heures. Les routes, même aux environs de la capitale, n'étaient pas assez sûres, en ces temps de désordre, pour qu'elle osât voyager la nuit. Mais elle rentrait le jour suivant, dès l'aurore, presque sûre de trouver à mi-chemin le chevalier, venu à sa rencontre.

Quant à Barras, par deux fois, il était venu voir Josette à la campagne. Mais bientôt, lasse de le recevoir dans la maison où vivait son amant, elle s'arrangea pour qu'il n'y vint plus. Elle ne parlait jamais de lui, comme si leurs relations eussent cessé. Quand elle allait à Paris, elle le lui faisait savoir. Alors seulement, elle tolérât qu'il passât quelques instants auprès d'elle, soit au théâtre, soit dans sa maison de la rue Chantereine. Durant ces



courtes entrevues, elle ne s'attachait qu'à dénouer les liens fragiles qui les attachaient encore l'un à l'autre.

Maintenant, Barras, un peu las de ses vaines poursuites, commençait à perdre espoir, et, engagé dans d'autres aventures, il se détachait de mademoiselle Marsin. C'est ce qu'elle souhaitait. Toutefois, Roland ne le sut que lorsqu'elle se crut assurée d'atteindre son but. Mais loin d'approuver sa conduite, il démontra à son amie qu'elle ne devait pas se priver de la protection d'un personnage aussi puissant que le chef du Directoire, et comme elle s'étonnait de l'entendre parler ainsi, il reprit d'un accent très doux et très tendre :

« Même dans tes bras, ma Josette, je ne peux, sans trahir mes devoirs et sans manquer à l'honneur, oublier que je suis un soldat de la cause royale. C'est dans l'intérêt de cette cause qui doit t'être chère et sacrée, puisque je la défends, que je te demande de ne pas abdiquer l'influence que tu exerces sur Barras. »

Josette promit, heureuse de saisir une occasion nouvelle de se dévouer à son amant. Qu'il l'aimât toujours ardemment et, à ce prix, elle était prête à lui donner sa vie.

Leur roman durait depuis deux mois. Chaque jour y ajoutait une page plus belle. Disposée à obéir à Roland, quoi qu'il pût ordonner, à le suivre partout où il voudrait la conduire, Josette se considérait comme liée à lui pour toujours.

Elle se savait trop ardemment aimée et avait trop de foi dans la loyauté du chevalier pour craindre d'être abandonnée. Mais à toute heure elle tremblait pour la liberté et pour la vie de cet homme devenu pour elle un maître et un dieu. Elle n'ignorait pas les dangers qui le menaçaient. Quoique le Directoire, délivré de ses ennemis, se montrât moins rigoureux qu'au lendemain du 18 fructidor, le chevalier de Bellière restait toujours hors la loi.

C'est de ces périls non encore conjurés que s'alarmait Josette. Aussi, parfois, se reprochait-elle comme un acte de criminel égoïsme d'avoir retenu Roland en France, de n'avoir pas exigé qu'il passât à l'étranger. Elle le suppliait alors de s'enfuir, en lui promettant de partir en même temps que lui. Mais il résistait, alléguant que, placé par le Roi à un poste de combat, il ne pouvait le désert.

L'automne avançait, les journées plus brèves, la saison plus inclemente, le vent qui arrachait les feuilles aux arbres, les pluies qui détrempaient le sol, tout contribuait à rendre moins agréable le séjour de la campagne. Mais Josette ne parlait pas de se réinstaller rue Chantereine. On eût dit qu'elle craignait, en y rentrant, de compromettre son bonheur. La vérité, c'est qu'elle avait peur pour Roland, peur qu'il n'y fût pas en sûreté.

Cependant, à plusieurs reprises, il l'avait suivie à Paris, durant les courts séjours qu'elle y faisait. Pour expliquer ces excursions imprudentes, il alléguait la nécessité de se concerter avec divers partisans du Roi, ou même de se procurer des ressources, l'argent qu'il portait sur lui, au moment de son arrestation, étant maintenant épuisé. De ces courses rapides, il était revenu toujours sain et sauf. Mais le bonheur avec lequel il les avait accomplies ne rassurait pas Josette. Dominée par ses appréhensions, elle reculait sans cesse la date de son retour définitif, quelque étonnement que causât à ses amis, à ses camarades du théâtre, à Barras lui-même, l'incompréhensible caprice qui la retenait aux champs, malgré les rigueurs de l'arrière-saison.

Mais, il arriva qu'un jour, Josette étant revenue de Paris sous une pluie torrentielle, par des routes inondées, Roland qui l'attendait s' alarma de la savoir exposée à de tels accidents. En la recevant dans ses bras, lorsqu'elle descendit de voiture, toute frissonnante, il émit l'avis que le moment était venu de quitter la campagne.

Elle se récria d'abord ; puis, devant son insistance, elle céda. D'un commun accord, ils fixèrent à la semaine suivante leur rentrée à Paris. Toutefois, la jeune femme ne put taire l'expression de ses regrets. Assise près de Roland, devant un grand feu allumé en hâte dans la chambre où, depuis qu'ils s'aimaient, ils avaient

connu d'inoubliables joies, elle eut le pressentiment que son bonheur était menacé, et tristement, elle dit :

« J'aurais voulu ne plus m'en aller de cette maison. Ailleurs, pourrai-je goûter jamais la douceur d'un retour pareil à celui-ci ? »

— Ailleurs comme ici, ne t'aimerai-je pas comme je t'aime ? demanda Roland.

— C'est donc bien pour toujours que tu m'aimes ?

— Oui, pour toujours. »

L'accent de cette réponse dissipa ses craintes. Mais le lendemain, comme à son réveil, elle interrogeait le visage de Roland et y cherchait le sourire par lequel, chaque matin, il la saluait, elle crut y surprendre une ombre :

« Nous touchons à des événements dans lesquels plusieurs de nos amis vont jouer leur vie, répondit-il à ses questions.

— Encore une conspiration ! s'écria-t-elle.

— Oui, une conspiration. Mais je n'ai pas le droit d'en parler aujourd'hui. Plus tard, tu sauras...

— Je veux savoir sur-le-champ.

— J'ai promis de me taire, je l'ai juré... »

Elle baissa la tête, en silence, les yeux aveuglés soudain par des larmes, et comme il tentait de la rassurer, elle se redressa, et fermement, elle dit :

« Je ne te demande pas d'enfreindre ton serment ni de me livrer ton secret, Roland. Mais sache bien que, quels que soient les dangers que tu vas braver, je veux les partager avec toi. Tu ne peux refuser de m'y associer, car j'ai mérité, par mon amour, de vivre de ta vie et de mourir de ta mort. Tu conspires, je veux conspirer aussi.

— Même si tu devais payer de ta tête une part à nos complots ?

— Même dans ce cas. Quoi qu'il arrive, notre sort doit être commun.

— Eh bien, c'est convenu, fit-il, entraîné par l'énergique accent de Josette. Jusqu'à ce jour, tu n'as été que la maîtresse du chevalier de Bellière. Désormais, tu seras sa complice.

— Ah ! je vois bien maintenant que tu m'aimes autant que je t'aime, s'écria-t-elle en se réfugiant, extasiée, entre ses bras. Que puis-je faire ? Ordonne.

— Il faut que sous trois jours Barras vienne souper ici, avec toi, et que tu le retiennes jusqu'à minuit. »

La figure de Josette se décomposa.

« Barras ! c'est contre Barras que tu conspires ? »

— Voilà tes belles résolutions ébranlées, objecta railleusement Roland. Je savais bien que le personnage te tient au cœur...

— Mais, c'est un piège que tu me charges de lui tendre ?

— Oui, un piège. Nous sommes quelques-uns qui avons résolu de l'enlever, non pour le mettre à mort, mais pour lui dicter nos ordres, quand il sera notre prisonnier...

— Et c'est à moi que tu demandes ?...

— N'en parlons plus, continua dédaigneusement le chevalier. J'ai eu tort de prendre au sérieux tes protestations.

— Barras ne m'a jamais fait que du bien, observa Josette bouleversée par la dureté des paroles que venait de prononcer Roland.

Il évita de répondre et s'éloigna, laissant la jeune femme en proie à l'angoisse la plus affreuse. Pour la première fois, elle avait encouru la colère de son amant et voyait un nuage assombrir leur commun bonheur.

Lorsqu'au bout de quelques instants, elle rejoignit le chevalier dans le jardin, l'accueil qu'elle reçut de lui ne portait pas trace de leur brève querelle. Mais son silence, plus terrible encore que ses reproches, acheva de désespérer Josette.

— Ne me reprends pas ton cœur, supplia-t-elle éperdue. Tu veux que sous trois jours Barras vienne ici, il y viendra. Je n'y mets qu'une condition, c'est que, quoi qu'il arrive, il aura la vie sauve.

— Ce n'est pas à sa vie que j'en veux, dit-il, elle est nécessaire à mes projets. »

Un baiser scella leurs accords. Si quelque remords s'éleva dans la conscience de Josette, elle n'en laissa rien paraître. Elle





ne regrettait pas de s'être liée plus étroitement au chevalier, puisque, maintenant, elle était sûre de vivre et de mourir avec lui.

Il lui fit connaître alors la téméraire entreprise qu'il allait tenter. Il en avait conçu l'idée en constatant que lorsque Barras venait à Villeneuve-Saint-Georges, il voyageait sans escorte. Un courrier à cheval en avant de sa voiture, pour éclairer la route, un laquais derrière, le cocher sur son siège, et c'était tout. Ces trois hommes, il est vrai, portaient des armes, Barras aussi. Mais ce n'est pas cette circonstance qui aurait pu faire reculer Roland.

A Paris, il avait retrouvé trois de ses chouans, les plus intrépides de sa bande, qui lui étaient aveuglément dévoués. Il les avait appelés et cachés dans Charenton. Il connaissait leur audace, et avec eux se croyait invincible. Il avait donc résolu de surprendre Barras dans la maison de Josette et de l'enlever.

Ce qu'il ferait, lorsqu'il le tiendrait en son pouvoir, il n'en savait rien encore. Tantôt il rêvait de le conduire pieds et poings liés à Blankenberg, en Allemagne, où résidait le Roi de France, tantôt de lui arracher des ordres à la faveur desquels il se rendrait maître de Paris. Mais, tout en se réservant de se conduire au gré des événements, il restait convaincu que le coup de main qu'il préparait jetterait le désarroi parmi les républicains et rendrait confiance aux royalistes.

Décidée à le seconder, Josette approuva tous ses plans. Elle écrivit à Barras pour l'inviter à venir souper chez elle à trois jours de là. Sa lettre fut faite de manière à prévenir un refus. Le Directeur, en la recevant, devait croire qu'il touchait au terme de ses peines, que Josette s'était enfin décidée à couronner sa constance. Entraîné par un tel espoir, il serait allé au bout du monde.

Pierrette fut chargée de porter à Paris cette lettre dont elle ignorait le contenu. Comme il importait de se cacher d'elle, le chevalier profita de son absence pour réunir ses chouans, leur donner ses dernières instructions et assigner à chacun d'eux le poste qu'il devait occuper, quand aurait sonné l'heure d'agir. Il les congédia ensuite en leur recommandant de ne pas se montrer dans le pays, de peur d'attirer l'attention et d'éveiller les soupçons de la municipalité de Charenton. Pierrette revint le même soir. Elle rapportait l'acceptation de Barras, un billet parfumé dont chaque ligne révélait la reconnaissance et l'espoir d'un cœur ardemment épris.

Les jours qui suivirent furent les plus heureux de la vie de Josette. Comme si son dévouement eût rendu plus puissante et plus communicative la tendresse de Roland, elle en fut enveloppée et pénétrée plus encore qu'elle ne l'avait été jusque-là. Il n'y eut pas une heure de ces journées bénies qui ne vit le chevalier à ses pieds. Durant les semaines précédentes, même quand cette tendresse se prodiguait, Josette, malgré tout, pouvait craindre que son bonheur prit fin, et d'être, tôt ou tard, délaissée. Mais maintenant cette crainte n'existait plus. Elle connut la douceur des loyaux serments qui consacrent l'éternité de l'amour.

« En t'associant à moi pour servir la cause du Roi, lui disait Roland, tu as acquis à sa gratitude, comme à la mienne, d'imprescriptibles droits. Nous ne nous quitterons plus, ma Josette. Tu seras associée à ma victoire, si je dois vaincre, comme tu t'es associée à ma détresse, et ayant voulu partager mes périls, tu partageras mon triomphe. Je te présenterai au Roi comme ma femme.

— Et je serai fière de porter ton nom, soupirait Josette transfigurée. Mais si nous sommes vaincus, n'est-ce pas que ton sort sera le mien? Me le promets-tu?

— Nous vaincrons, » reprenait Roland, toujours plus confiant.

### III

Vers huit heures du soir, sous un ciel nuageux et sans lune, qui rendait la nuit très obscure, un profond silence enveloppait la maison de mademoiselle Marsin, troublé seulement par les rumeurs plaintives du vent d'Ouest qui faisait rage, et dans sa course impétueuse à travers la campagne, tordait les arbres en les dépouillant de leurs dernières feuilles déjà jaunies, dont il jonchait le sol tout autour d'eux.

A la même heure, dans une élégante salle à

manger qu'égayait un beau feu, flambant clair sur les bûches qu'il dévorait, Josette et Barras étaient attablés, elle un peu pâle, mais dissimulant son angoisse sous un effort de bonne humeur; lui, verbeux, épanoui dans le bien-être, avec un air de gaieté qui tempérerait la gravité hautaine de son visage.

Le repas touchait à sa fin. Pierrette, après s'être assurée qu'on n'avait plus besoin de ses services, s'était retirée discrètement, et Barras, rapproché de Josette, penché sur elle, plaquait sa cause avec l'accent d'un avocat convaincu qu'il va gagner son procès, et qui ne plaide plus que pour la forme.

A ce moment, dans le jardin, un bruit se fit entendre. Il venait d'un hangar enfoui dans les arbres, en face de la maison, et où étaient déposées des provisions de bois. Bûches et fagots, amoncelés le long des murs, montaient en pyramides jusqu'aux poutres qui soutenaient la toiture, laissant entre les tas d'étroits passages.

En même temps que résonnait, dans la nuit, ce bruit qu'eut vite couvert celui du vent, un homme émergea de l'un de ces couloirs, s'avança jusqu'au seuil du hangar et murmura :

« Ils ne peuvent tarder maintenant. Debout, les enfants ! »

Il fit quelques pas, suivi bientôt de cinq autres individus qui calquaient leurs mouvements sur les siens, et vinrent se ranger à sa suite contre la façade de l'habitation, du côté où n'arrivaient pas les rayons de la lumière intérieure. Ils se trouvèrent ainsi dissimulés par l'ombre et demeurèrent immobiles, dans une posture d'attente, le regard abaissé vers un soupirail de cave qui s'ouvrait sous le perron auprès duquel ils s'étaient placés.

Tout à coup, de ce soupirail, sortit une tête, puis un buste et des bras, enfin des jambes et des pieds, au total une ombre qui s'avançait en rampant. Cette ombre allait se mettre debout. Ils ne lui en laissèrent pas le temps, se jetèrent sur elle et, tandis que plusieurs d'entre eux comprimaient ses mouvements et à l'aide de cordes paralysaient ses membres, les autres, tenant la tête, introduisaient brutalement dans la bouche une poire d'angoisse.

Ce fut l'affaire d'une seconde. Le personnage se trouva ligotté et bâillonné avant d'avoir pu pousser un cri.

« Monsieur le chevalier de Bellièvre, je vous arrête, » reprit la voix qui avait parlé tout à l'heure.

Roland étant hors d'état de répondre, ses yeux seuls exprimèrent sa fureur, fureur impuissante dont l'obscurité déroba l'éclat silencieux aux gens de la police entre les mains desquels il venait de tomber. Jeté comme un paquet sur les marches du perron, il eut la douleur d'assister à la capture de ses chouans qui furent pris comme il l'avait été lui-même à la sortie du soupirail.

Les deux premiers se laissèrent bâillonner sans résistance. Quant au troisième, avant même de montrer sa tête, il cria :

« Attention, camarades ! Il est convenu qu'on ne me fera pas de mal !

— Laissez celui-là, ordonna le chef des gens de police. Allons, montre ta vilaine figure, Judas ! Le traître étant sorti de la cave, il ajouta, en lui tendant une liasse d'assignats : Voilà ton argent. Maintenant, file et tâche qu'on n'entende plus parler de toi. » Et, s'adressant à Roland, il reprit : « Voilà ce que c'est que de mal







placer sa confiance, monsieur le chevalier. Vous avez été trahi, vous savez maintenant par qui. Votre complot nous est connu dans tous ses détails. Du reste, c'est à vos juges que vous aurez à en rendre compte. Ils vous attendent à Paris. J'ai l'ordre de vous conduire devant eux, et nous allons partir. Mais, avant, je dois avertir le citoyen Barras, qui ignore ce qui vient de se passer et qui ne se doute pas du péril qu'il a couru. Qu'on attende ici mon retour, ordonna-t-il en regardant les agents, et qu'on veille de près sur ces gars. Vous m'en répondez. »

Il gravit lestement les degrés du perron, entra dans la maison de Josette, traversa le vestibule désert et, à la lueur d'une lanterne accrochée au mur, alla frapper à la porte de la salle à manger. La voix de Barras lui répondit en l'invitant à entrer, et il se trouva devant le Directeur qui, surpris par sa présence, s'était levé en le voyant.

« Qui êtes-vous ? demanda Barras.

— J'appartiens à la police, citoyen Directeur, et suis envoyé auprès de vous pour une communication urgente.

— Qu'avez-vous à me dire ? Et comme le nouveau venu hésitait, Barras ajouta impérativement, en désignant Josette dont les traits révélaient l'étonnement et l'inquiétude : Vous pouvez parler devant Mademoiselle. »

L'homme de police s'inclina comme pour s'excuser de l'hésitation qu'il avait manifestée et décliner la responsabilité des révélations qu'il était contraint de faire devant un témoin.

Puis il dit avec assurance :

« Mademoiselle, au mépris des lois, donnait asile à un émigré que je viens d'arrêter dans sa maison. »

A cette accusation si formelle, qui lui révélait en même temps une catastrophe, un cri de terreur s'échappa des lèvres de Josette. D'un geste amical, Barras essaya de l'apaiser, tout en continuant à interroger.

« Vous l'avez arrêté sans mon ordre ?

— J'ai obéi à mes supérieurs immédiats.

— Savez-vous le nom de cet émigré ?

— C'est le chevalier Roland de Bellière.

— L'Invisible ! s'écria Barras. Etes-vous sûr de ne pas vous tromper ?

— Regardez Mademoiselle, citoyen Directeur, et vous serez convaincu que je ne me trompe pas. »

Comme malgré lui, Barras céda à cette invitation et demeura stupéfait en voyant Josette éperdue et accablée.

« Cet homme dit-il vrai ? » lui demanda-t-il.

Mais elle gardait le silence. L'homme continua en l'interpellant :

« Allons, avouez, citoyenne. Il ne vous servirait à rien de vous taire, puisque vos complices ont parlé.

— Vous mentez ! s'écria-t-elle. J'affirme que le chevalier n'a rien confessé.

— Lui ou un autre, objecta l'agent, qu'importe, puisque nous savons.

— Que savez-vous ? fit Barras, d'un accent d'impatience.

— Nous savons que vous avez été attiré dans un guet-à-pens, citoyen Directeur. Vous deviez être enlevé ce soir même, en sortant d'ici, peut-être même plus tôt, par l'Invisible qui avait raccolé, à cet effet, trois chouans restés cachés dans Paris, après Fructidor. Heureusement, aujourd'hui même, l'un d'eux a révélé le complot au maire de Charenton qui s'est empressé d'avertir le ministre de la police. Ce dernier s'est rendu aussitôt au siège du Directoire. Vous veniez d'en partir pour vous rendre ici. Alors il m'a dépêché sur vos traces, en voiture, avec une escorte de cavalerie et des ordres rigoureux, propres à prévenir la perpétration des desseins exécrables dont vous êtes l'objet. J'ai eu le bonheur d'arriver à temps, et sans qu'il m'ait été nécessaire de recourir à la force, les coupables sont maintenant hors d'état de nuire. »

Barras avait écouté ce récit avec un admirable sang-froid.

« Ils seront livrés à la rigueur des lois, dit-il. Qu'on les incarcère au Temple. Demain, je conférerai à leur sujet avec le Directoire. Ce Bellière est un grand criminel, indigne de pitié. »

Sur le signe qui accompagnait ces paroles, l'envoyé partit.

allait se retirer, quand Josette, se jetant au-devant de Barras, murmura, suppliante :

« Vous n'enverrez pas cet homme à la mort sans m'avoir entendue. »

Il y avait dans son accent tant d'émotion et de détresse que Barras, décidé d'abord à faire justice, fut ébranlé.

« Songeriez-vous à le défendre ? interrogea-t-il.

— Si c'est un crime d'avoir travaillé pour la cause royale, répondit Josette, on ne peut le condamner sans me condamner aussi. »

Elle allait continuer, mais Barras l'en empêcha, en disant à l'agent :

« Allez attendre mes ordres au dehors. »

L'agent sortit. Barras et Josette restèrent seuls.

« Maintenant, expliquez-vous », fit-il.

Il reprit sa place près de la table, les bras croisés, renversé contre le dos de sa chaise, sans que son visage, devenu impénétrable, laissât transparaître les sentiments qui l'agitaient.

« J'ai encouru votre courroux, reprit alors Josette, et je suis prête à en subir toutes les conséquences.

— Ainsi, c'est donc vrai. Vous m'aviez tendu un piège, et vous auriez payé ma confiance et mon amour en vous alliant à mes ennemis, au moment où ils allaient devenir des assassins.

— Votre vie n'était pas menacée, protesta Josette. Votre liberté seule l'était. Nous ne voulions que vous arracher des ordres en vue de faciliter le retour du Roi.

— Comment, vous qui me connaissez, avez-vous pu vous leurrer de l'espoir d'obtenir ces ordres sans employer la violence ? Vos complices ont dû prévoir le cas où j'aurais refusé ma signature. Qu'auraient-ils fait si je l'avais refusée ? Allons, n'essayez pas d'atténuer le forfait. Je sais de quoi ils sont capables, et j'ai le droit de penser que ma mort était résolue.

— J'affirme le contraire, s'écria Josette avec énergie. J'avais exigé et obtenu que, quoi qu'il arrivât, il ne vous serait fait aucun mal.

— Je vous dois donc de la reconnaissance, observa railleuse-



ment Barras; je ne l'oublierai pas et il vous sera tenu compte de vos bonnes intentions. Elles ne sauraient, du reste, excuser vos complices. Leur crime n'est pas d'avoir conspiré contre moi, mais d'avoir conspiré contre la République.

— Ils se défendaient. La République ne les avait-elle pas décrétés d'accusation?

— Parce que, depuis longtemps, eux et leurs pareils travaillaient à la renverser. Le chevalier de Bellière est un de nos plus ardents ennemis. En Provence, en Vendée, à Paris, partout où s'ourdissaient les conjurations libéricides, nous avons trouvé sa main. Je ne m'étonne donc pas qu'il ait tenté un suprême effort pour triompher des patriotes qui font à la liberté un rempart de leur corps. Mais je m'étonne que vous vous soyez associée à lui; je ne vous savais pas des opinions royalistes.

— Le chevalier de Bellière est mon amant.

— Votre amant! s'écria Barras irrité. Et moi qui allais me laisser toucher par l'intérêt que vous lui portez! Décidément, je ne suis qu'un sot. Votre amant! Voilà un aveu qui rend sa condamnation certaine.

— Même si j'étais prête à vous acheter sa vie, à la payer du prix que vous exigerez?

En prononçant ces mots, Josette s'avancit intrépidement vers Barras, comme pour lui offrir sa beauté que rehaussait, en ce moment, l'ardeur fiévreuse de ses yeux.

« Vous l'aimez donc bien! fit Barras.

— Je l'aime autant qu'il m'aime. Il est mon maître et je suis toute à lui.

— Et vous vous donneriez pour le sauver!

— Pour le sauver, je suis prête à tout.

— Si je vous prenais au mot, pourtant! Et Barras tendit les bras comme pour enlacer la taille souple de Josette. Mais presque aussitôt, il les laissa tomber au long de son corps, en disant: Rassurez-vous, je n'exigerai pas une telle immolation de vous-même. Quelque héroïque que soit votre dévouement, le chevalier ne vous le pardonnerait jamais. Il mourra, car il a mérité de mourir, mais du moins il emportera dans la tombe la conviction que, jusqu'au bout, vous lui avez été fidèle, et que Barras est un loyal ennemi.

— Alors, vous ne voulez pas lui faire grâce? reprit Josette.

— Cela n'est pas en mon pouvoir. Le chevalier appartient aux tribunaux.

— Pas encore, puisqu'il n'a pas été traduit devant eux.

— Cessez de le défendre, Josette. Je ne peux rien pour lui. C'est à peine si tout mon crédit sera assez puissant pour vous tirer vous-même de cette criminelle aventure.

Josette se redressa et, avec une impétuosité où se révélait l'énergie de ses résolutions, elle s'écria:

« Mais je ne veux pas en être tirée. Ce n'est pas ma vie que je défends. Sans Roland à mes côtés, elle me serait odieuse. S'il meurt, je veux mourir aussi. » Maintenant elle était à genoux devant Barras, s'empara de ses mains et le suppliait: « Ayez pitié de moi et laissez-moi partager le sort de celui que j'aime. Pourquoi me refusez-vous? Mon crime n'est-il pas plus grand que le sien? Il n'a pas abusé de votre confiance, lui! Il ne vous a pas trompé, tandis que, moi... Ce serait atroce de le mettre à mort, sans me faire périr aussi. Ne nous séparez pas, Barras, et si vous persistez dans votre rigueur envers lui, tempérez-la par un peu de clémence envers moi.

— Ma clémence ne vous fait pas défaut, Josette, puisque, malgré vos aveux, vous avez la vie sauve.

— Mais puisque je vous répète que la vie, en de telles conditions, serait un supplice pire que la mort...

— C'est l'exaltation où vous êtes qui vous dicte ce langage, objecta Barras, plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître. Mais, à votre âge, il n'est pas de douleur inconsolable, et plus tard, quand la vôtre sera apaisée, vous bénirez ma compassion, les souvenirs que je garde de notre amitié, tout ce qui, dans ce

moment, plaide encore pour vous en mon cœur, bien que vous l'ayez méconnu. »

Josette s'était relevée, comme lasse de supplier en vain.

« Puisque je suis impuissante à vous attendrir, fit-elle tout à coup, je sais ce qu'il me reste à faire.

— Que ferez-vous? interrogea-t-il, bouleversé par l'accent de la comédienne.

— Je serai à côté de Roland à l'heure où il devra périr, et je me donnerai la mort sous ses yeux. Vous me connaissez mal, Barras, si vous croyez que je pourrais me consoler de l'avoir perdu. »

Ils restèrent ainsi, en face l'un de l'autre, elle, secouée par sa douleur, les cheveux sur les épaules, les vêtements en désordre, toute brisée par ses supplications vaines; lui, non moins ému, bien qu'à force d'être mêlé aux tragiques événements de la Révolution, il se fût cuirassé contre les surprises du cœur.

Un combat se livrait en lui. Doublement irrité contre le chevalier de Bellière, tenté de frapper dans la personne de ce rebelle son rival et l'ennemi de l'Etat, il inclinait à punir. Mais, en même temps, la douleur de Josette l'apitoyait. Une idée de généreux pardon s'élevait en lui, le disposait à l'oubli de ses griefs, à l'indulgence. Le désir de faire grâce grandissait peu à peu, éteignait sa colère, apaisait la soif de vengeance qui d'abord avait mis les menaces sur ses lèvres.

Soudain, il parut avoir pris son parti et parla avec douceur.

« Epargner votre amant serait un acte d'imprudence et de folie, car à peine libre, il recommencerait à conspirer. C'est un de ces fanatiques qui ne désarment pas. »

Josette, étonnée par le ton de condescendance qu'il affectait, le regarda, cherchant à pénétrer sa pensée.

« Je n'ai pas le droit de m'engager pour le chevalier, dit-elle, mais je suis convaincue qu'après avoir bénéficié de votre pardon, il n'eût pas oublié qu'il vous devait la vie. D'ailleurs, mon devoir

eût été de le lui rappeler sans cesse, et d'empêcher ainsi de nouvelles révoltes.

— Pour les empêcher, il eût fallu que vous fussiez toujours à ses côtés.

— Nous étions résolus à ne plus nous séparer.

— Mais vous auriez dû le suivre hors de France, abandonner la carrière où vous attendent la fortune et la gloire!

— Qu'était ma carrière, comparée à l'honneur de porter le nom du chevalier de Bellière! Je l'aurais suivi partout. »

Elle le dit d'un accent si touchant et si vrai, que cette fois Barras fut vaincu.

« Comme vous l'aimez, Josette, soupira-t-il... Il est heureux et je l'envie. »

Alors seulement, elle comprit où il voulait en venir. Elle se précipita vers lui, anxieuse, une prière dans le regard, une question à la bouche.

« Vous allez donc le laisser vivre? »

— Sans conditions, » répondit-il.

Elle joignait les mains, cherchant les mots pour exprimer sa reconnaissance. Mais déjà Barras n'était plus devant elle. Il avait marché

vers la porte, l'avait ouverte, et, appelant le chef des hommes de police, il lui donnait un ordre. Puis il revint auprès de Josette, et lui coupant la voix au moment où elle allait parler, il lui dit:

« Attendez, vous allez voir comment Barras se venge. »

Elle garda le silence et, défaillante sous le poids de son angoisse mêlée d'espérance, elle s'appuya contre la table où se trouvaient encore, sur la nappe blanche, les restes du souper qu'avait interrompu l'entrée de l'homme de police.

Celui-ci revint presque aussitôt. Mais il n'était pas seul. De-





vant lui, marchait le chevalier de Bellièvre. Il avait encore les mains liées derrière le dos et le bâillon. La tête haute, le regard assuré, il s'arrêta à quelques pas de Barras, en le bravant du regard. Mais Barras feignit de ne pas voir cet inutile défi, et s'adressant à l'agent, ordonna :

« Déliez votre prisonnier, débâillonnez-le » L'agent, hébété par la surprise, obéit machinalement. Puis, quand ce fut fini, Barras reprit : « Quant à vous, rentrez à Paris avec vos subordonnés et les cavaliers qui vous ont accompagné. »

— Mais cet homme est un grand criminel, balbutia l'agent, vous l'avez dit vous-même, citoyen Directeur.

— Il faut oublier que je l'ai dit, j'étais mal informé. Vous offrirez mes remerciements au ministre de la police. Mais vous lui ferez savoir que, cette fois, son zèle l'a entraîné trop loin. Allez. »

L'homme de police s'éloignait à reculons, saluant, très humble et stupéfait par le dénouement de l'aventure. Quand il fut sorti, Barras se tourna vers Roland et, sur un ton d'exquise politesse :

« Vous êtes libre, monsieur le chevalier. Vous conspiriez contre l'Etat, vous avez mérité un châtiment rigoureux, mais par considération pour mademoiselle Marsin, je vous fais grâce. Ne manquez pas de la remercier, car c'est à elle, à elle seule que vous devez la vie. »

— Oh ! merci ! merci ! » soupirait Josette en versant des larmes de joie.

Le chevalier restait immobile, sans émotion apparente, promenant ses yeux interrogateurs de la jeune femme à Barras qui, très calme, comme s'il venait d'accomplir une action ordinaire, se préparait à partir. En un tour de main, le citoyen Directeur eut jeté son manteau sur ses épaules.

Il prit alors sa canne, son chapeau, et s'avançant vers Josette, il lui baisa la main en signe d'adieu. Puis il gagna la porte. Mais, en passant devant le chevalier, il s'arrêta et reprit :

« Un mot encore, Monsieur. Si vous m'en croyez, ne vous éternisez pas ici. Tous mes efforts ne sauraient empêcher la police d'y revenir demain pour tâcher de s'emparer de la proie que je viens de lui ravir. Je suis d'avis que vous partiez dès le matin, car vous ne serez en sûreté que de l'autre côté de la frontière. Mademoiselle aura toute facilité pour vous rejoindre. »



— Mes compagnons sont-ils libres ? demanda Roland froidement.

— Aussi libres que vous. Adieu, chevalier. Soyez heureuse, Mademoiselle. »

Ce fut son dernier mot. Le chevalier s'élança vers lui.

« Ne croyez pas, Monsieur, dit-il, que je sois insensible à vos bons procédés. J'en ferai part au Roi, et il vous en sera tenu compte quand Sa Majesté aura reconquis son trône. »

Barras ne répondit pas et disparut.

Alors, Roland marcha sur Josette :

« De quel prix as-tu payé ma liberté ? lui demanda-t-il. »

— Elle ne m'a coûté qu'une prière. Sur notre amour, Roland, je le jure ! »

Au regard qu'accentuait ce serment, il comprit qu'elle ne mentait pas et lui ouvrit les bras.

Huit jours plus tard ils étaient en Angleterre.

C'est ainsi que le Théâtre de la République perdit, en l'an V, une de ses plus brillantes pensionnaires, et que les descendants actuels de la maison de Bellièvre comptent une comédienne parmi leurs aïeules.

ERNEST DAUDET.

(Illustrations de S. Rejchan).





RIDGWAY KNIGHT



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

CAUSETTE

(Collection de M. Schaus, de New-York).

Ayuntamiento de Madrid









## A. RAFFET

PAR FRÉDÉRIC MASSON



RAFFET, lithographie par MOULLERON.

mais des limbes, fait lever les combattants des guerres futures. Il les faut pareils aux morts, de même cœur et de mêmes épaules, prêts à porter comme eux le plein du jour, à tout souffrir et à tout endurer, avec, au fond d'eux, un si vivace amour de la patrie que leur religion ne puisse être ébranlée et que leur foi en ses destinées accroisse invinciblement leur confiance en eux-mêmes.

Il disait cela et il le disait bien, ce soldat : il parlait en poète et en patriote. En face d'un dessin de Raffet, il faut bien que l'on pense. Seul jusqu'ici, de tous les artistes de tous les pays, seul, dans son œuvre si précise pourtant et si exacte, où nul détail n'est négligé, où pas un bouton n'est hors de place, où tout est étudié et vrai, où le peintre semble se préoccuper autant de

Tout récemment, en regardant cette lithographie : *le Réveil*, un des généraux de cavalerie les plus allants de la jeune armée disait : « Raffet n'aurait fait que cela que nous lui devrions un monument ». Et, avec une éloquence entraînante, il expliquait quelles pensées ce papier lui suggérait. Ce tambour de la Vieille garde battant au milieu des nuages le rappel de la grande revue, c'était pour lui l'Ancêtre héroïque qui, non plus du tombeau,

l'exactitude scrupuleuse des formes que de l'intensité de la vie et de la justesse des mouvements collectifs, seul Raffet a, outre ses qualités de peintre, outre ses dons de vision et ses facultés de rendre ce qu'il voyait, apporté une part étrange de rêve.

Ses lithographies ne sont pas seulement d'un dessin excellent, elles font penser : elles émeuvent au profond de l'être, des idées ; elles agitent l'âme. Elles ont en elles une poésie qui leur est propre, si intense que nul, ayant une âme de soldat, ne peut s'y soustraire et que parmi nos jeunes officiers il en est bien peu qui n'aient, accrochée entre leur sabre d'ordonnance et leur *casoar* de Saint-Cyr, quelque lithographie de Raffet. De quoi est-elle faite, cette poésie ? Nulle règle académique, nulle formule acquise : intraduisible avec des mots, indescriptible avec des phrases, faite d'un peu de noir et de blanc sur un bout de papier, seule pourtant elle est capable de nous rendre ce frisson généreux que nous autres, de cette génération, n'éprouvons que devant des images.

Quand d'allemand en français on essaye de traduire un poète, qu'on a apparié et choisi les mots, construit les périodes et littéralement compris ce que ce poète avait écrit, il reste quelque chose — et c'est le meilleur du poète — qu'on n'a pu, qu'on ne pourra jamais transmuier d'une langue en l'autre. C'est la fleur de poésie, qui n'entre que pour s'aplatir et mourir aux pages du dictionnaire et qui, voltigeante, éparse, impondérable, inexplicable même, plane au-dessus des vers. Ainsi, mais comme couverte d'un pollen plus délicat encore et plus fugitif, cette fleur de poésie qui flotte sur l'œuvre de Raffet.

Et c'est un enfant de Paris, un enfant du Faubourg-Antoine, fils de Parisien, n'ayant eu d'études que celles qu'on faisait en 1814, dans une petite pension de la rue Beautreillis-Saint-Antoine, obligé d'abord de demander le pain quotidien à un métier manuel, un métier de tourneur en bois, puis un métier de peintre doreur sur porcelaine ; c'est un parisien de pure race parisienne, celui qui, dans l'art moderne, est venu porter cette note de poésie qu'il faut dire presque germanique, car si un peintre alle-



mand ne la rencontra jamais, seuls, certains des poètes allemands nous l'ont fait entendre. Nulle famille plus française que la sienne. Son père, volontaire au bataillon de Saint-Roch, puis hussard de la Liberté, a fait les campagnes de Belgique. Son oncle a sauvé Paris : commandant du bataillon de la Butte-des-Moulins, concurrent d'Henriot pour le commandement en chef, emprisonné, libéré seulement à la chute de Robespierre, il se retrouve à la tête

s'égare aux imaginations grossières à légendes bêtes qui voudraient faire rire et qui presque feraient pleurer.

Au reste, Raffet n'a jamais eu d'esprit au bas de ses dessins : ou il est grossier, ou il est plat, et surtout il est *commun*. A peine si trois ou quatre légendes de lui surnagent, celles où parlent des soldats de la République. Encore sont-elles trop longues, chargées de répétitions, un peu lourdes. Quelques-unes, politiques, sont brutales, mais mieux rédigées, sans doute écrites par Philippon.

Une date, un nom, un extrait du *Bulletin*, voilà ce qu'il faut à Raffet. Il n'est ni un éduqué ni un raffiné, il ne pèse pas les mots, il n'aiguise pas des pointes, pour planter ensuite tant bien que mal deux interlocuteurs qui sont censés se dire quelque chose de spirituel. La pensée lui vient graphique, elle se suffit à elle-même, elle n'a besoin ni d'explication ni de commentaire. Surtout elle ne souffre point de légende, de ces légendes égayantes qu'inventaient les éditeurs de 1830. Ils imposaient à Raffet de ces sujets qui devaient affrioler le public. Mais ces sujets gais, Raffet les voyait tristes : Rien de terrible comme ces intérieurs pauvres où grèlent les coups sur les enfants, où l'ivrogne rapporté, hideux, s'affaisse bestialement, où la vaisselle vole brisée. Raffet n'est point pour faire rire : il en faut prendre son parti. Si parfois, en des sujets militaires, il trouve mieux, s'il touche juste et chatouille la rate, si le langage de caserne est plus vrai sous la plume que le jargon d'atelier, c'est que le soldat qu'il aime lui a soufflé la légende, et qu'elle est sortie toute vive du dessin. Il n'est supérieur que lorsqu'il s'attaque à l'histoire, lorsque sa pensée graphique commente un texte d'histoire, l'élargit, le dépasse, lui apporte un élément si nouveau que l'auteur véritable ce n'est plus l'écrivain, c'est le peintre.

Le développement chez Raffet a été rapide. Six ans à peine s'écoulaient entre son entrée à l'Ecole des Beaux-Arts, ses premières pierres lithographiques où il y a d'Horace Vernet, de Bellangé, de Charlet, mais bien peu de Raffet et l'apparition de quelques-unes des planches aussi belles que ce qu'il fera jamais de plus beau. C'est affaire aux collectionneurs de recueillir ces essais de jeunesse, où les portraits d'acteurs célèbres côtoient des représentations de voitures publiques, où il y a des caricatures, des scènes de théâtre, des batailles d'Ayacucho, de Chacabuco et de Maïpu, auprès de lamentations sur Missolonghi et le fils du brave Canaris, où déjà pourtant saillent brusquement, en quelques batailles de l'Empire, les qualités qui, plus tard, vont si glorieusement se faire jour. A partir

de 1830, l'artiste est complet. Il est maître de son procédé. Il dessine aussi bien et mieux que quiconque. Il a vu en action, pendant les *Glorieuses*, le soldat combattant. Un instant on peut craindre que Philippon, l'entraînant avec lui à la *Caricature*, ne le pousse aux travaux hâtifs, aux violences de pensée, aux grossièretés du pamphlet dessiné, mais un souffle de guerre a passé sur le pays, on se bat à Anvers : Raffet y court. Désormais, la voie est trouvée. Il est, il demeure le peintre du soldat.

Que, à présent, il soit obligé encore parfois de descendre, pour vivre, à des travaux de commande, qu'il fasse des dessins pour des éditions de Walter Scott ou de Paul de Kock, pour la *Bible* ou l'*Histoire de la Marine française*, peu importe, cela ne compte pas. Il pourra se promener par l'Europe et en rapporter des dessins qui feraient la gloire d'un paysagiste, ce chef-d'œuvre, le *Voyage en Russie*, ce n'est là, semble-t-il, qu'un délassement qu'il se procure : il faut que, en trente années qu'il vivra désormais, il arrache de lui et qu'il nous donne, qu'il donne à l'histoire et à la postérité, à la gloire de la nation et à l'admiration des peuples, l'épopée française.

Voilà ce que Raffet doit représenter, et par lui, par ce peintre timide et modeste, nous saurons toutes les batailles que le soldat de la Révolution — celui qui demeure le soldat de Dieu — a livrées pour sa cause, toutes les victoires qu'il a inscrites sur ses drapeaux, nous saurons les rêves qui ont empli son esprit, les



PRÊTS À PARTIR POUR LA VILLE ÉTERNELLE (SIÈGE DE ROME).

de son bataillon aux 12 et 13 germinal pour défendre la Convention et au 1<sup>er</sup> prairial ce sont ses baïonnettes qui chassent de la salle des Tuileries les assassins de Féraud. Nommé commandant temporaire de la Place de Paris, puis général de brigade, il sut, au péril de sa vie, maintenir l'ordre dans les rues pendant cette difficile période de germinal à vendémiaire an IV. Il mourut très pauvre au commencement du Consulat.

Nulle protection donc autour du berceau de cet enfant né le 1<sup>er</sup> mars 1804. Son père, employé de la poste, fut assassiné dans le bois de Boulogne. Sa mère dut le retirer de la petite pension où elle l'avait placé. Pour s'instruire, pour apprendre à dessiner, les heures du soir volées à l'apprentissage et l'école gratuite ! De l'atelier du tourneur en bois, à dix-huit ans, il passe chez un décorateur en porcelaine ; c'est déjà un peu d'art. Il gagne davantage ; il peut payer pour s'asseoir à l'école de dessin de Dassas-Pitou, rue du Faubourg-Saint-Martin, et chez Suisse, à l'académie du modèle vivant. Sur ses dessins, Charlet l'admet dans son atelier et, six mois après, Raffet est reçu à l'Ecole des Beaux-Arts. Il avait vingt ans passés. La lithographie alors lui donna du pain pour suivre ses études de peinture. Mais c'était une lithographie grossière, presque enfantine, où le procédé imparfait trahissait l'artiste, où l'artiste lui-même marchait dans les vieux souliers de son maître et tantôt avait à traduire de ridicules dessins d'amateurs, tantôt s'essayant à trouver lui-même le sujet de vente,



passions qui ont enflammé son cœur, nous saurons ses justes haines, ses misères et ses désespoirs et, devant nous, apparaîtra dénudée, pour y lire comme au Livre sacré, l'âme de l'armée, l'âme même de la patrie !

S'il a pu ainsi exprimer ce qui, même en ces esprits de soldats,

demeurait confus et trouble, c'est que le sang qui coulait en leurs veines, battait en son cœur. Il partageait leurs préjugés et leurs haines. Il adorait les mêmes dieux, il se chauffait aux mêmes enthousiasmes, mais, tandis que Charlet et, au-dessous de Charlet, Bellangé, se tenaient au niveau de leurs contemporains et tra-



RETRAITE DE CONSTANTINE. — LE CARRÉ DU 2<sup>e</sup> LÉGER.

duisaient seulement le terre-à-terre de leurs idées, Raffet les sublimait si l'on peut dire, en extrayant un art nouveau, leur prêtait son imagination de solitaire et de voyant, les faisait si bien siennes que, désormais, c'est sous la forme dont il les a revêtues, que nous sommes obligés de nous les figurer et qu'il nous est impossible de nous imaginer une représentation des soldats de la Révolution et de l'Empire, des soldats d'Algérie et de Rome, où n'entre pas une réminiscence pour le moins des soldats de Raffet.

Son œuvre historique où est-elle ? Dispersée dans vingt albums, dans vingt volumes, difficile à réunir et à comparer, elle n'était jusqu'ici accessible qu'aux collectionneurs : le public va l'avoir tout entière sous les yeux à l'exposition qu'organise le comité du monument Raffet. Elle apparaîtra alors avec une unité singulière, une hauteur de pensée qui ne se dément pas, telle qu'il n'est pour ainsi dire point une lacune qu'on y puisse signaler et que Raffet a, sinon exécuté d'une façon définitive, du moins indiqué tous les sujets qu'un peintre peut traiter dans l'histoire militaire des cinquante premières années du siècle. Et ces sujets, ce ne sont point des sujets de littérateurs, bien qu'ils aient pris place en des livres, ce sont des sujets de peintres. Rien de plus plat et souvent de plus

marges de ce volume imbécile. Le livre est le prétexte, il donne la trame, il prête une chronologie et en suivant ce fil si mince, Raffet se laisse penser. De même le *Napoléon en Egypte*, de Barthélemy et Méry, le *Consulat et l'Empire*, de Thiers, l'*Histoire de France*, de Montgaillard. Traduits sur bois par des artistes véritables, ses dessins ne montrent pas qu'une invention extraordinaire, ils sont, de ce temps qu'il avait entrevu à peine — il avait dix ans en 1814, — la résurrection même. Ils apportent mieux que tout document contemporain, la sensation inoubliable de l'époque qu'ils représentent. Nulle réminiscence en eux, nulle recherche du détail amusant, une liberté de main égale à la sûreté de touche. C'était ainsi et cela ne pouvait être autrement. Pourquoi s'étonner que, servi par son imagination, Raffet nous ait donné la vision la plus vraie de la Révolution et de l'Empire, lorsque l'on sait que le peintre des deux sièges de Constantine, l'auteur de ces dessins des Portes de Fer, celui qui a donné la seule version des guerres d'Algérie où les officiers qui ont fait ces guerres se reconnaissent et se retrouvent, n'était jamais allé en Algérie.

Sans doute Raffet n'aurait pas eu besoin de livres pour suivre le fil de ses poèmes : il en a donné la preuve dans le *Siège d'Anvers*, les deux *Sièges de Constantine* et le *Siège de Rome*. Mais ces admirables planches avaient, pour attirer le public, outre leur mérite d'art un



FANTASSIN (1814).

faux que le texte de l'*Histoire de Napoléon*, de Norvins. Rien de plus grand, et de plus vrai que les dessins dont Raffet a parsemé ce livre. Ils sont comme un poème sublime écrit aux



CHASSEUR A CHEVAL (1831).





attrait d'actualité. Et encore, il faut le dire : le *Siège de Rome* s'est peu et mal vendu. Si Raffet n'a pu traduire lui-même, dans des lithographies originales, qu'une partie de son épopée, ce n'est point la faute des éditeurs, c'est la faute du public. Les éditeurs sont bien obligés de servir le public à son goût et ils ne peuvent, sous peine de faillite, lui imposer leurs fantaisies. Il faut les louer d'avoir donné à Raffet un moyen, fût-il incomplet et médiocre, d'exprimer sa pensée : il faut les louer d'avoir entrepris avec lui l'*Histoire de Napoléon* quand Horace Vernet venait de faire paraître la sienne, d'avoir mis au jour le *Napoléon en Egypte* dont les éditions illustrées étaient déjà multiples, d'avoir publié à tout risque ces suites de vignettes pour le *Consulat et l'Empire* et ce beau livre de l'*Algérie*, de n'avoir pas reculé devant une illustration — venant après tant d'autres — des *Chansons de Béranger*. Certes, il y a eu bien de médiocres livres pour lesquels on a commandé des dessins que, aujourd'hui, on préférerait autres et où Raffet a inutilement dépensé son temps, — mais le public les voulait ainsi.

Et n'est-ce point aussi le public qui en est cause si les éditeurs payaient médiocrement ces dessins : que ne payait-il à son tour ? On s'est plu à citer des chiffres. Qu'importe le prix qu'a été payé à l'origine tel ou tel tableau ? Qu'importe le prix qu'on le paye cent ans après ? De son art, Raffet a vécu. Il n'a point acheté d'hôtel ni entretenu d'écurie, mais si le loisir lui était refusé, tant mieux pour nous, car il a produit davantage. Si parfois les sujets qu'on lui imposait déplaisaient à son esprit, il était contraint à un effort plus vigoureux pour les traiter, et de cet effort nous bénéficions.

D'ailleurs, Raffet n'a point été abandonné, délaissé, incompris. Il a rencontré parmi ses contemporains des hommes qui ont admiré son œuvre, qui ont encouragé l'artiste, qui ont satisfait le goût qu'il avait des lointains voyages, qui, de leur bourse, lui ont fait un traitement pour lui procurer des journées de rêverie et de pensée. Le duc d'Orléans, qui le connaissait d'Anvers, l'avait désigné avec Decamps et Dauzats pour illustrer le *Journal de l'Expédition des Portes de Fer* ; et cet admirable livre, que la duchesse d'Orléans fit imprimer après la catastrophe du 13 juillet, demeure la représentation à la fois la plus exacte et la plus pittoresque des guerres d'Algérie. Raffet s'était préparé à cette grande œuvre en exécutant ces deux suites de lithographies sans égales :

la *Retraite* et la *Prise de Constantine*, mais encore fallait-il le chercher et le choisir. Le duc d'Aumale honora Raffet d'une protection qui ne s'est point démentie. L'artiste fut chargé par le roi Louis-Philippe de dessiner le régiment à la tête duquel son jeune fils s'était si brillamment conduit et c'est à cette pensée paternelle et royale que l'on doit ces planches : le *Drapeau du 17<sup>e</sup>*, le *Colonel du 17<sup>e</sup>* et le *Portrait du duc d'Aumale*. Avant tous, parmi les protecteurs de Raffet, il faudrait citer M. Demidoff, prince de San Donato qui, allié à la famille de Napoléon par son mariage avec la fille du roi Jérôme, se sentit attiré vers Raffet par cette sorte de religion qu'il portait à l'Empereur et fit de lui comme un secrétaire intime pour les choses d'art. Si l'on doit juger les hommes par le milieu qu'ils se sont choisis et par les œuvres qu'ils ont laissées, M. Demidoff est loin d'être le premier venu. Pour compagnons dans ses voyages en Crimée, en Russie, en Turquie, en Espagne et en Italie, il prit des hommes tels que Le Play et Raffet. Ce n'est point d'un esprit si médiocre. Il conçut plus tard la pensée de réunir dans un monument qu'il fit construire à San Martino, près de la maison que Napoléon avait habitée à l'île d'Elbe, tous les souvenirs de l'Empereur qu'il avait pu recueillir, qu'ils provinssent du roi Jérôme son beau-père ou des autres membres de la famille. Des bustes, des statues, des tableaux, des aquarelles, des porcelaines, des bronzes, des reliques de Napoléon, des médailles, des gravures, des livres, des meubles formèrent ce musée dont Raffet fut un des principaux organisateurs. Il doit être permis de remarquer en passant que les deux seuls hommes qui, dans la première moitié du siècle, aient eu la pensée de consacrer quelque argent à recueillir les souvenirs de Napoléon, à faire un musée napoléonien, sont un anglais, M. Sainsbury et un russe, le prince Demidoff. L'un et l'autre avaient espéré que leurs collections seraient religieusement conservées, l'un et l'autre ont été trompés dans leur attente.

Il eût semblé naturel que l'empereur Napoléon III consacrat un coin de palais à une telle œuvre. Il n'en fit rien. Il exila les reliques de l'Empereur dans un musée des Souverains, entre les joujoux de Louis XIV et le couteau de dessert de Charles X. Nul, ni Souverain ni ministre, en vingt ans que dura le règne, ne songea à distraire quelques milliers de francs de la liste civile pour acheter les portraits de Napoléon aux diverses époques de sa vie, pour continuer, du moins dans les galeries de Versailles, ce qu'avait fait Louis-Philippe. Qu'on cherche à Versailles quelle contribution a apportée à l'histoire picturale de Napoléon le second Empire, on ne trouvera rien, moins que rien : un *Napoléon recevant madame de Bonchamps* ! Raffet avait trop aimé Napoléon I<sup>er</sup> pour trouver grâce devant Napoléon III. Il n'en eut rien : sa croix il la tient de la République de 48.





Par contre, Raffet a dû infiniment à M. Demidoff. Il le reconnaît et le constate lui-même presque à chaque page des cahiers de *notes* si intéressants et si suggestifs qu'a publiés son digne fils Auguste Raffet. C'est avec M. Demidoff que Raffet a couru l'Europe de 1837 à 1860. On peut dire que sans lui nous n'aurions

ni le *Voyage en Crimée*, ni le *Siège de Rome*, ni l'admirable suite des uniformes autrichiens, ni les dessins du voyage en Espagne; sans lui, au lieu d'entreprendre de grandes œuvres qui réclamaient beaucoup de temps et rapportaient sans doute peu d'argent, Raffet eût monnayé son génie en illustrations quel-



SAUVEZ LA VIVANDIÈRE !

conques qui l'eussent détourné de son œuvre et n'eussent laissé de lui qu'une idée insuffisante et incomplète.

Enfin, ne serait-ce pas à ce milieu napoléonien, à ce milieu chauffé d'enthousiasme par cette alliance inespérée et dont le prince Demidoff tirait une si légitime vanité, que Raffet déjà tout enflammé par la gloire impériale, a dû quelques-unes de ses inspirations les plus hautes? Ce musée de San Martino, que Raffet avait enrichi de nombreux dessins, qu'il devait décorer de six grands panneaux peints à l'huile représentant Napoléon aux diverses époques de sa vie, ce musée pour les archives duquel Raffet accumulait les recherches et les notes, était le lieu le plus propice où l'on pût rêver l'apothéose de l'Empereur. Déjà le *Réveil* semblait comme le frontispice de cette œuvre à laquelle l'artiste est revenu aux diverses époques de sa vie comme à l'œuvre de prédilection. C'est ensuite la *Revue nocturne*, le *Défilé nocturne*, le *Cri de Waterloo*, enfin le *Cinq Mai*, que nous reproduisons d'après le dessin original : une spirale triomphante montant des bas-reliefs de la colonne jusqu'à la statue sur laquelle plane l'aigle des victoires, et chacun des soldats détachés du bronze souverain jette en passant avec un cri d'héroïsme et d'amour sa couronne de fleurs d'immortelles aux pieds de l'homme d'airain. Ce poème, l'un des plus grands qu'on ait rêvés, ce

poème inachevé, épars, sublime, eût-il encore eu d'autres chants? Sans doute. Au moment où la mort s'abattit sur lui, à Gènes, Raffet pensait à entreprendre une publication analogue au *Siège de Rome*, une publication de lithographies consacrées à la gloire de l'armée française victorieuse de l'Autriche. Et à son esprit, la filiation de cette armée apparaissait si clairement, il la sentait si bien liée aux ancêtres et digne d'eux, que, en la seule planche qu'il ait exécutée il groupait autour l'aigle impériale cravatée de la Légion d'honneur, les drapeaux des demi-brigades de 1796. Et au bas il inscrivait : « *Ils frémissent de joie, ces vieux drapeaux des demi-brigades françaises, aux noms glorieux de Montebello, Palestro, Turbigo, Melegnano et Solferino!!!* »

Il n'eût point manqué, sans doute, emporté par ce courant d'enthousiasme, de donner aux soldats de Crimée, d'Italie et du Mexique, aux soldats du second Empire, le peintre militaire qui leur eût manqué si Detaille reprenant, quelques années après la mort de Raffet, l'œuvre interrompue, n'était venu avec un talent tout plein, dès son aurore, de promesses assurées, poursuivre par le crayon et le pinceau cette histoire graphique du soldat français, où il suffit, pour sa gloire, de le montrer tel qu'il a été et tel qu'il demeure.

FRÉDÉRIC MASSON.

(Illustrations de Raffet.)



IV. 10



# Clary contre Clary

Monologue

Par ÉDOUARD MILLAUD

Dit par M<sup>lle</sup> CERNY

PERSONNAGE :  
MADAME DE CLARY

(Un salon chez le Président du tribunal, dans un vieil hôtel du Marais. Ameublement sévère. Sur une chaise, une robe de juge avec une toque.)

## SCÈNE UNIQUE

MADAME DE CLARY, *élégante parisienne entrant par la porte du fond. Elle tient un dossier à la main.*

(*Parlant à la cantonade.*) Merci, monsieur... M. le président déjeune... J'attendrai. (*En scène.*) Il est très poli, cet huissier... et

que j'ai vu l'huissier imposant... Je lui ai montré ma lettre... (*Elle ouvre son dossier et en tire une lettre.*) « Madame de Clary est « priée de passer chez M. le Président pour l'affaire Clary contre « Clary... » L'huissier a eu un sourire... imposant. Il avait compris. « Un divorce ! » a-t-il murmuré... Eh bien oui... c'est un divorce, et, pour m'épargner les indiscrétions du Palais, M. le Président a bien voulu me convoquer chez lui pour la tentative de réconciliation avec mon mari... Je divorce après un an de mariage... C'est à ma requête, comme dit mon avoué. (*Ouvrant son dossier et tirant un exploit.*)

La voilà, ma requête... elle ne me quitte pas, ma requête ! elle ne me quittera jamais. (*Lisant.*) « A la requête de la dame Eléonore-Anita-Palmyre Montaudoin, épouse de Clary... » (*Parlé.*) C'est moi... Quelle jolie langue, cette langue judiciaire. (*Relisant.*) « At-



MERCI, MONSIEUR !...

imposant... tout à fait imposant... Après ça, il n'était peut-être pas imposant, mais je me le suis figuré, parce qu'ici, chez M. le Président, on est chez la Justice, et chez la Justice, tout est imposant... Ça vous a un air... ces meubles... cette toque... cette robe... C'est à M. le Président... c'est avec ça qu'il prononce ses arrêts... S'il n'avait pas une toque et une robe, il ne pourrait pas les prononcer... eh bien, c'est imposant... Du reste, dès que j'ai mis le pied dans cet hôtel, je me suis sentie pleine de respect et de vénération... En montant l'escalier surtout, un escalier en pierre... avec une rampe en fer... et puis, sur le palier... deux statues... deux hommes en toques... des juristes... j'ai lu leur nom sur le socle... Cujas et Barthole. Ils me regardaient. Cujas surtout, avec un œil sévère. Il avait l'air de me dire : « Qu'est-ce que tu viens faire ici ? chez le Président du tribunal ? Tu es donc une criminelle, tu as volé, tu as assassiné... Tu viens pour implorer la Justice, pour émouvoir la magistrature, l'immuable magistrature. » Quant à Barthole, il avait un petit air goguenard, il souriait : « Je vois ce que c'est, semblait-il dire... quelque affaire scandaleuse. Nous nous sommes laissés pincer par un mari jaloux avec un petit cousin frisé et nous venons voir M. le Président... » Eh bien rien que cette idée que Barthole pouvait penser cela de moi, je rougisais, et j'ai traversé l'antichambre comme une flèche. C'est là



LA VOILA MA REQUÊTE...

tendu que le sieur de Clary, son mari, s'est permis à plusieurs reprises d'adresser à la dame son épouse (*s'arrêtant.*) Quelle jolie langue ! (*Reprenant.*) « des expressions injurieuses, et notamment les épithètes de grande dinde, bécasse, cas prévu par les articles 306 et suivants du Code civil... plaise au Tribunal prononcer le divorce d'entre les époux Clary susnommés. » (*S'interrompant.*) Quelle jolie langue !... « Et ce au profit de ma dite requérante pour laquelle domicile est élu dans ma demeure... » Je demeure chez mon avoué, moralement... Comme requérante, comme particulière, je suis chez ma tante la douairière. (*Continuant.*) « A ce qu'il n'en ignore. Sous toutes réserves de droit... Coût 6 fr. 75, double décime compris. » Quelle jolie langue ! Ah ! monsieur mon mari... Ça y est, ça y est bien cette fois... C'est vrai tout de même, qu'il m'a appelée grande dinde et bécasse... je crois même qu'il a dit : « Crétine... » oui, il a dit crétine. Mon avoué a oublié de mettre le mot dans la requête, mais je vais le dire à M. le Président... car il va falloir que je lui raconte tout à M. le Président. Ce ne sera pas long. C'est une histoire très courte... nous sommes mariés depuis un an. Gontran m'avait vue à un bal de l'Elysée. C'est là que va toute la noblesse, parole d'honneur. Huit jours après, il demandait ma main et il l'obtenait. Je me suis laissée faire. Il n'était pas mal, Gontran. Il me disait que j'étais charmante.



« Vous êtes une perle, un ange, une fauvette. » Comme c'était loin de : « grande dinde et de bécasse ! » Je ne pouvais pas me méfier. Pendant les premiers temps, c'était charmant. Nous nous promenions la nuit, dans le parc, au clair de lune. Il roucoulait, le monstre. Je roucoulais avec lui. Nous roucouillions... Quand nous ne roucouillions pas, nous recevions tous les lundis... on dinait et puis on faisait de la musique. Pendant la journée, je lisais en l'attendant... et voilà où commence l'histoire... l'histoire de la bécasse... Un jour, vers une heure, comme je regardais derrière les rideaux de la fenêtre, j'aperçois tout à coup dans la maison en face, au second, un jeune homme et une jeune femme, tendrement enlacés, qui se penchaient au balcon. Elle le regardait, il la regardait, sa main autour de sa taille. Tout à coup, ils disparaissent... La fenêtre se ferme... derrière la fenêtre je vois tomber des rideaux de peluche... Et puis, un peu plus tard, ils reparaissent toujours enlacés et puis ils disparaissent... reparaissent... disparaissent et comme ça toute la journée...

« Oh ! le joli ménage ! » me disais-je... Comme ils s'aiment !... et certainement je parlais sans envie... Car enfin Gontran... mais enfin avec Gontran... il n'y avait pas... Comment dirais-je ? il n'y avait pas cette série d'apparitions... de disparitions... de réapparitions... cette assiduité intermittente, mais quotidienne... car c'était quotidien... très quotidien... tous les jours, de une heure à cinq... J'ai observé pendant huit jours et pas une fois je n'ai remarqué de... défaillance. « S'aiment-ils, mon Dieu ! s'aiment-ils », ne cessai-je de m'écrier. Enfin, un beau jour... je dis à Gontran :



COMME ILS S'AIMENT !...

« Tu sais, nous avons pour voisine... en face, une femme charmante, une petite brune, toute ronde... — Je sais, me répond Gontran... c'est madame de Cahusac, la femme de Cahusac, je le connais, c'est un ami du club... un garçon très aimable et qui adore sa femme... Il en néglige les affaires. — Oh ! invite-les à dîner, présente-les moi dis-je à Gontran... Y a-t-il longtemps qu'ils sont mariés ? — Quatre ou cinq ans, me répond Gontran. — Oh ! alors, c'est prodigieux !... » Le lendemain, mon mari m'annonce que M. et madame Cahusac acceptent. J'invite quelques amis, rien que des ménages... Je voulais leur montrer le modèle des femmes et le phénix des maris. Arrive le lundi, avec mes ménages... Je les préviens : « Vous allez voir un couple ravissant : une femme adorable, et un jeune mari... blond, mince, élancé, un Don Juan, une tête à la Pétrarque... A sept heures, on annonce M. et madame Cahusac... Je me précipite. Je salue madame Cahusac. C'était bien elle, brune, piquante, avec un air de bonheur, des yeux brillants... Car dans la journée encore j'avais observé... Ils avaient paru, disparu, reparu... Elle était suivie, madame Cahusac, d'un monsieur chauve, à gros ventre, avec un sourire bête et des lunettes en aluminium : « M. de Cahusac, me dit mon mari. — Je suis enchantée, dis-je, que madame Cahusac soit venue avec son beau-père, mais nous

allons voir bientôt, j'espère, son aimable mari... — Madame, fit le monsieur au ventre... — Voici mon mari, repart madame de Cahusac en me montrant le ventre. — Eh bien alors et l'autre, m'écriai-je étourdiment. Mais Gontran me prit par le bras et, me pinçant à vif, me dit tout bas : « Grande dinde ! » et, comme je protestais : « Vous avez fait un impair, vous êtes une bécasse... » Et voilà !... C'était vrai, j'avais fait un impair... non, un impair, c'est trop... c'était une gaffe... une gaffe, mais pas un impair. En tout cas, ça ne méritait pas d'être appelée : « Bécasse ». Aussi, ma résolution a-t-elle été prise tout de suite. J'ai couru chez mon avoué... Mon avoué m'a dit : « Il faut adresser une requête. (*Elle ouvre son dossier.*) Ah ! c'est vrai, vous la connaissez... Coût 6 fr. 75, double décime compris... et puis, a ajouté mon avoué, vous lui signifierez des conclusions... Coût 11 fr. 30, le double décime toujours compris... J'ai adressé, j'ai signifié... et j'ai reçu cette lettre de M. le Président... Mon avoué m'a recommandé d'être exacte : « Si vous n'êtes pas là à l'heure, m'a-t-il dit, M. le Président donnera défaut contre vous et s'il donne défaut, vous ne serez pas divorcés de sitôt. Alors, je suis venue bien avant l'heure. Je n'ai même pas déjeuné... Je n'ai pris qu'un petit croissant que j'ai mangé en voiture... Ce n'est pas comme M. le Président, il déjeune, lui... il déjeune même longtemps. Enfin, pourvu qu'il rende son ordonnance... Car il doit rendre une ordonnance en ma faveur, pour m'autoriser à plaider contre mon mari. J'ai choisi une des lumières du barreau, M<sup>e</sup> Frottemouillard, que mon mari a souvent invité à dîner à la maison. Mais ça ne fait rien, il



LA TOQUE BIEN EN ARRIÈRE...

plaidera tout de même contre lui et l'éreinter, car il est indépendant. C'est un brave homme, M<sup>e</sup> Frottemouillard. Gontran, lui, a choisi M<sup>e</sup> Pontardent, un autre de nos invités que j'ai comblé de politesses... Et il va plaider contre moi, c'est une petite canaille ! Heureusement, Frottemouillard le pulvérisera... C'est un maître... Il m'a dit l'autre fois ce qu'il dirait au tribunal... C'était superbe, et comme c'était dit !... La toque bien arrière... comme ceci... (*Elle prend la toque.*) Oh ! la toque du Président, ah ! ma foi, il déjeune, tant pis... Là... c'est drôle comme ça donne de l'aplomb d'avoir ça sur la tête... la main en avant, et avec un accent terrible... car il a un accent terrible Frottemouillard, il est de Carpentras, une ville à la mode. (*Elle salue puis, frappant du poing et plaidant.*) Oui, messieurs, nous sommes une victime infortunée de cette institution démodée qu'on appelle le mariage (*matrimonium*). M<sup>e</sup> Frottemouillard a prononcé le mot, je m'en souviens... c'est du latin. (*Plaidant.*) A l'âge de dix-sept ans on nous a jetée ignorante, palpitante et innocente entre les bras d'un homme épuisé par les excès et ayant consumé dans des orgies prématurées les fleurs de sa puberté... *pubertas*. C'est drôle que j'aie tant de mémoire... oui, les fleurs de sa puberté... (*Parlé.*) C'est que c'est vrai pourtant, Gontran a eu une jeunesse des plus orageuses. Il m'a avoué qu'il était resté deux jours et trois nuits oublié dans un placard, chez



une actrice de l'Athénée. Il n'en faut pas davantage pour ruiner la santé d'un homme. (*Plaidant avec fureur.*) Et c'est cet homme, messieurs les Juges, qui s'est permis de nous appeler grande dinde! bécasse! — et, disons-le, crétine... Infamie! Infamie!... Un mot et je finis... Ah! messieurs, ne laissez pas ensemble cet homme, cet insulteur conjugal et cette pauvre petite femme, si douce, si patiente, si naïve; cette enfant, cette fleur, cette brebis timide qui n'est punie que pour avoir ignoré le mal et pour n'avoir pas compris qu'un homme qui embrasse une femme tous les jours de une heure à quatre peut fort bien ne pas être le mari de cette femme... (*Elle s'arrête et pose sa toque.*) A cela, que répon-



NOUS AIMONS NOTRE FEMME!...

dra M<sup>e</sup> Pontardent... Qu'est-ce qu'il pourra répondre... Je vous le demande, des fadaïses...

Je le vois d'ici, avec sa toque enfouée... et je l'entends avec sa petite voix pleine de trous, zézayant, car il zézaye... (*Plaidant.*) Messieurs — car il dit messieurs... (*Continuant en zézayant.*) Messieurs les Juges, nous demandons que la *téparation ne soit pas prononcée*... nous aimons notre femme. (*Parlé.*) Ça, c'est vrai, Gontran m'aime bien, mais pourquoi m'a-t-il appelée bécasse... bécasse, comme dirait M<sup>e</sup> Pontardent. (*Plaidant.*) Nous avons dit bécasse, nous avons dit grande dinde et mon dieu, sont-ce là des injures... (*Parlé.*) Je crois bien que c'en sont. (*Plaidant.*) Une bécasse est un oiseau que tout le monde aime, et une grande dinde est toujours la bienvenue surtout quand elle est truffée... Ah! messieurs, s'il vous en souvient, bien des fois nous nous sommes permis de semblables appellations vis-à-vis de notre femme, sans qu'elle ait pensé à s'en fâcher. (*Parlé.*) C'est vrai, une fois... et j'ai riposté. Gontran a dû raconter ça à M<sup>e</sup> Pontardent... Une fois, dans le parc, le soir, au clair de lune... Gontran était mélancolique... il me pressait le bras tendrement et me disait d'une voix frémissante: « Anita je mourrais si tu ne m'aimais plus... » Et alors je lui ai répondu: « Grand serin, es-tu bête!... » Il ne s'est pas fâché, lui, et cependant je l'ai appelé grand serin... Il m'a dit: « merci bichette... » ça ne m'a pas fâchée non plus... et cependant bichette c'est une petite biche, c'est-à-dire un animal bête... aussi bête que la bécasse, plus bête que la bécasse... Et c'est

pour cela!... Mais la dignité de l'épouse, de la mère... non pas de la mère... j'anticipe... Encore un grief contre Gontran! Est-ce qu'il n'aurait pas dû... est-ce qu'il n'aurait pas pu... s'il avait voulu... car moi... ce n'est certainement pas moi... Oh! les hommes! Et je ne divorcerai pas!... Si, si, tout de suite. Et le Président qui ne vient pas. Combien mange-t-il donc de plats à son déjeuner? Faisons-lui passer un mot... (*S'asseyant.*) Le buvard. (*Elle regarde.*) Tiens, une lettre décachetée... l'écriture de Gontran. Si j'osais! Bah! puisqu'elle est ouverte... et puis, qui sait? j'y trouverai peut-être le gain de mon procès. Ah! ma foi, tant pis... (*Elle ouvre la lettre et lit.*) « Monsieur le Président, per-



ET PUIS, LÀ, SUR LA TOQUE...

mettez-moi de ne pas me rendre à l'invitation que vous m'adressez de me trouver à votre cabinet, en conciliation... Je n'ai rien à vous dire ni à tenter pour me rapprocher de ma femme... » (*Parlé.*) Ah! bah! c'est comme ça... ça lui est égal. Eh bien tant mieux, tant mieux, tant mieux! (*Elle lit.*) « En cette affaire, ma femme doit avoir raison. » (*Parlé.*) A la bonne heure! (*Lisant.*) « Si elle veut divorcer, c'est qu'elle ne m'aime plus, je ne chercherai pas dans l'arsenal du code de procédure, le moyen de reprendre ma femme malgré elle. » (*Parlé.*) Ça c'est gentil! tout à fait gentil! (*Lisant.*) « Qand vous la verrez, monsieur le Président, écoutez ses griefs et n'essayez pas d'en démêler autre chose que l'existence ou la fin de son amour pour moi. Si elle ne m'aime plus, qu'elle soit libre et heureuse. Si elle m'aime encore, dites-lui qu'en me quittant, elle a emporté avec elle mon soleil, mon repos et que mon cœur est tout brisé... » (*Parlé.*) Si c'était vrai, pourtant, c'est pour le coup que Cujas aurait le droit de me dire sévèrement: « Va-t-en, femme criminelle! » — Non, M. Cujas, je ne suis pas une femme criminelle... je suis une dinde, une grande dinde, une bécasse. Gaston avait raison... (*S'arrêtant.*) Du bruit, on vient... deux mots seulement au président au travers de sa lettre: je suis venue, j'ai lu, je suis vaincue... (*Elle écrit.*)

Et puis, là, sur la toque... la vénérable toque! mon pauvre petit Gontran va-t-il être heureux!... Tant pis, je fais défaut!

ÉDOUARD MILLAUD.

(Photographies directes de E. Camus).